BRIGITTE SECRÉTAIRE

J. FERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS
PHOTO STUDIO PIAZ

POLICE et MYSTÈRE
Le volume Complet 95 cs

Brigitte, secrétaire

Roman policier inédit

par PAUL DARGENS

CHAPITRE PREMIER

Jacques de Villefort considéra attentivement le visiteur qui venait de se faire annoncer dans son cabinet sous le nom d'Henri Frénoy.

C'était un jeune homme d'environ vingt-sept ans, de taille moyenne, aux façons aisées, à la mise élégante. Les cheveux bruns encadraient un front bien dessiné, les yeux gris avaient un regard sympathique.

Un léger sourire dénotant quelque embarras errait sur ses lèvres rouges et Jacques devina immédiatement que son interlocuteur était un peu intimidé.

— Monsieur, fit le détective avec rondeur, mon temps est précieux, je vous serais donc obligé d'aller droit au but... Que désirez-vous de moi ?

Cet exorde fit rougir tant soit peu M. Frénoy, augmentant encore son trouble et il murmura :

— Evidemment, Monsieur... Je n'ignore pas qu'un homme tel que vous doit être surchargé de besogne... aussi, je ressens quelques scrupules à vous exposer l'affaire qui m'amène; elle vous paraîtra sans intérêt et cependant, pour moi...

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de au théâtre et au cinématographe.

Il se tut, regardant de Villefort d'un air si malheureux que celui-ci se mit à rire franchement.

— Allez-y tout de même puisque vous êtes venu... J'imagine qu'il ne s'agit pas d'une chose extrêmement grave ?...

— Si fait, Monsieur, je crois, je suis sûr que tout mon bonheur est en jeu...

— Alors, c'est différent ! fit de Villefort en s'accoudant sur son bureau et en faisant signe à Frénoy d'entamer son récit.

Ce dernier hésita une seconde, toussa pour s'éclaircir la voix et finalement, faisant appel à tout son courage, commença la narration suivante :

— Vers la fin du mois d'août dernier, se trouvant en villégiature à Deauville, il avait fait la connaissance, sur la plage voisine de Blonville, d'un trio sympathique qui faisait du camping. Il y avait un jeune homme, Gaston, sa sœur Monique et une amie de celle-ci, Brigitte, une charmante brune de vingt-deux ans environ, aux grands yeux bleus dont la simple vue avait produit une grande impression sur Henri Frénoy.

« Ces jeunes gens étaient gais, parfaitement élevés, s'entendaient fort bien et devaient habiter Paris ou les environs d'après certains propos dont se souvenait Frénoy. D'eux, il ne connaissait pas autre chose.

« Durant trois jours, il avait pour ainsi dire partagé leur vie mais, au cours de la matinée du quatrième, alors qu'il arrivait à Blonville, Frénoy avait appris qu'ils étaient partis à l'aube et depuis, toutes les recherches entreprises par lui pour les retrouver, étaient demeurées vaines.

« Il avait exploré le terrain du campement dans l'espoir d'y trouver quelque indice. C'est alors qu'il avait découvert un pendentif ancien, une sorte de médaillon d'or orné d'un trèfle en perles que Brigitte portait suspendu au cou par une chaîne d'or.

« Sans doute, l'avait-elle perdu en cet endroit et c'est afin de lui restituer ce bijou auquel elle sem-

blait tenir que Frénoy avait entrepris les recherches en question, tout au moins, il l'affirmait. En terminant, il montra le pendentif en question et une photo que lui-même avait prise de Brigitte.

Nous devons à la vérité de dire qu'Henri Frénoy acheva cet exposé d'une façon presque incertaine.

L'attitude de Jacques de Villefort n'était rien moins qu'encourageante. Le détective semblait très mécontent d'avoir été dérangé pour si peu.

Néanmoins, par habitude professionnelle, il jeta un coup d'œil sur la photo de même que sur le bijou.

La première représentait une grande jeune fille, fort jolie et très rieuse, vêtue d'un costume de bain et se tenant debout à l'entrée d'une tente.

Quant au joyau, sa valeur marchande était médiocre. Ce devait être quelque souvenir de famille.

— Somme toute, si je vous comprends bien, articula Jacques de Villefort, vous êtes amoureux de cette jeune personne et, désespérant de la retrouver par vos propres moyens, vous voudriez me voir entreprendre cette tâche ?

— C'est cela même ! avoua Frénoy en rougissant.

— Mon cher Monsieur, je pourrais vous dire que vous vous trompez d'adresse car, enfin, si j'ai monté cette agence de police privée, c'est pour lutter contre les malfaiteurs qui se montrent plus audacieux de jour en jour et non pour m'occuper de la vie privée des gens. Voyez ailleurs... Il ne manque pas de policiers qui accepteront cette mission avec joie !

— Oui, Monsieur, mais aucun d'eux ne possède votre habileté ! protesta Frénoy. Ils ne retrouveront par Mlle Brigitte; or, si ridicule que cela puisse vous paraître, je l'aime et...

Il semblait si navré du refus esquissé par le détective que ce dernier, bon diable au fond, en fut touché et, lui tendant la main :

— Monsieur Frénoy, il ne sera pas dit que je n'aurai pas tenté de seconder un homme aussi sen-

timental que vous semblez l'être... A notre époque, le sentiment se perd et voilà pourquoi je vous admire. Donc, c'est entendu, on s'occupera de cette affaire...

« Je ne vous promets pas de procéder moi-même à l'enquête en question. Mon temps est pris par des affaires autrement sérieuses; mais un de mes hommes, fort habile dans le métier, s'en chargera... Laissez-moi cette photo et le bijou, je vous les rendrai après les avoir fait photographier... Cela pourra grandement nous aider !

— Ah, merci, merci, cher Monsieur ! s'exclama Henri Frénoy, je suis persuadé que vous réussirez et que je vous devrai mon bonheur!

— N'allons pas si vite en besogne... Une très jolie jeune fille s'appelant Brigitte, ce n'est pas ce qui doit manquer en France. Si vous le voulez bien, je vais vous poser quelques questions !

— A votre disposition !

Jacques procéda à un rapide interrogatoire. Il apprit ainsi que Brigitte et ses compagnons devaient être Français et ne semblaient pas très riches. Le jeune homme lisait assidûment un quotidien de Paris, *Les Grandes Nouvelles*.

Frénoy n'avait pas remarqué autre chose et ne se rappelait rien qui fût susceptible de mettre sur la piste du trio, des jeunes gens de situation moyenne qui utilisaient certainement leurs vacances pour faire du camping et avaient dû, depuis longtemps, regagner leur résidence habituelle, car on était en octobre.

— Je ferai passer une annonce dans *Les Grandes Nouvelles* de demain, informant Mlles Brigitte et Monique ainsi que M. Gaston qu'un bijou perdu par la première sur la plage de Blonville est à leur disposition ! conclut de Villefort. Nous verrons ce que cela rendra !

Sur ce, il se levait, marquant ainsi que, selon lui, l'entretien était terminé. Henri Frénoy fit de même,

déposant sur le coin du bureau un chèque de cinq mille francs pour les premiers frais.

Comme Jacques déclarait la somme exagérée, Henri protesta :

— J'en verserais bien d'autres pour retrouver cette jeune fille... Acceptez, monsieur de Villefort, je suis riche... Réussissez, c'est tout ce que je demande !

Et, se confondant en remerciements, il gagna la porte, laissant Jacques libre de reprendre ses occupations.

— Cet amoureux est gentil et touchant! murmura le policier avec un sourire dénué d'ironie. On tâchera de repérer l'objet de sa flamme; maintenant, rien ne prouve qu'il sera heureux en amour... Le soin que cette jeune fille a pris de disparaître sans laisser de traces n'est guère encourageant pour l'avenir de cette [illegible]ylle.

Là-dessus, de Villefort sonna et, au garçon de bureau accouru, il prescrivit de lui envoyer Bertin, l'un de ses agents.

La minute suivante, ce dernier faisait son entrée. Clairement, mais brièvement, Jacques exposa ce dont il s'agissait.

Bertin fit la grimace. De même que son chef, il n'appréciait point du tout ce genre d'enquête.

— Supposez que vous allez travailler pour un de mes amis ! coupa Jacques.

— En ce cas, c'est différent... Que ne ferait-on pas pour vous être agréable, Monsieur !

— Vous demanderez au laboratoire qu'on vous fasse un agrandissement de cette photo et des épreuves de ce pendentif. Sur ce, au revoir et bonne chance ! conclut de Villefort en reprenant le dossier qu'il étudiait... le vol mystérieux d'un collier de perles appartenant à une riche Américaine, descendue dans un palace des Champs-Elysées.

Cependant, Henri Frénoy était sorti de l'agence, le cœur plein d'espoir. La simple vue de Jacques de Villefort avait décuplé la confiance que les ex-

ploits du détective avaient fait naître en lui et il ne doutait point de revoir Brigitte quelque prochain jour.

Il regagna à pied son domicile de la rue de la Pompe, faisant de ces beaux projets d'avenir si chers aux amoureux.

Henri Frénoy vivait seul, ayant depuis longtemps perdu ses parents. Il résidait dans un luxueux hôtel où son père avait réuni de nombreux objets d'art.

Vers quatre heures, toujours rêvant à la jolie Brigitte, Henri montait dans l'une de ses autos, une puissante 21 HP et, à petite vitesse, il prenait la route de Chantilly avec l'intention de rendre visite à Georges Cunington, un entraîneur chargé de veiller sur la demi-douzaine de chevaux de course que possédait Frénoy.

On ne peut affirmer que M. Frénoy s'intéressa vraiment aux galops non plus qu'aux explications savantes de Georges Cunington. Cette visite n'avait d'autre but que de lui faire passer le temps. Pour l'instant, il avait bien d'autres préoccupations en tête.

Vers dix-neuf heures, alors que la nuit commençait à descendre, noyant d'ombre Chantilly et sa forêt, Georges Cunington et Henri Frénoy sortaient du bar « le Chantilly », où tous deux venaient de prendre un porto.

Alors que l'entraîneur s'éloignait à pied, dans la direction de son domicile, Henri, traversant le trottoir, s'approcha de sa voiture.

A ce moment, une auto d'un modèle assez ancien passait, roulant au milieu de la chaussée et soudain, Frénoy poussa une exclamation.

A la lueur d'un lampadaire, il avait entrevu, dans une brève vision, les personnes montant la voiture en question et cela lui avait suffi pour les reconnaître.

— Brigitte... Gaston !...

Les promeneurs ne durent point entendre car ils poursuivirent leur course à une assez vive allure.

Le premier instant de stupeur passé, Frénoy se précipita au volant de sa machine et peu après, il démarrait à son tour, donnant la chasse à la vieille auto, une conduite intérieure bleue à filets rouges, qui, déjà, disparaissait vers la route de Paris.

Divers incidents, un groupe de piétons traversant lentement, des voitures surgissant des voies latérales empêchèrent Frénoy de rejoindre ceux qu'il poursuivait.

Aux abords de Lamorlaye, l'auto bleue, qui avait quelque trois cents mètres d'avance, tourna à droite, pénétrant ainsi dans une propriété de belle apparence dont le grand jardin boisé s'allongeait jusqu'à la route.

Lorsque Frénoy y parvint à son tour, il constata que la grille était largement ouverte. Une avenue bordée de beaux arbres s'allongeait vers la maison, une villa de confortable apparence dont les fenêtres illuminées brillaient dans la nuit.

Nous l'avons dit, Henri Frénoy avait une certaine timidité qui valait à son caractère quelque irrésolution.

Il stoppa donc sur le bas côté de la route, se demandant que faire.

Devait-il pénétrer en voiture dans cette luxueuse propriété, laquelle bien certainement, n'appartenait ni à Brigitte, ni à Gaston ? Ceux-ci venaient-ils y effectuer une course quelconque ?... C'était possible, probable même !...

— Je vais les attendre à la sortie ! se dit Frénoy, s'armant de patience.

Mais, au bout d'un quart d'heure, l'auto bleue ne réapparaissant point, il commença à douter du succès de sa manœuvre.

Il n'allait pas à nouveau perdre la piste de Brigitte ! tout plutôt que cela !

Son parti fut vite pris et, fermant à clé les portières de sa voiture il s'engagea à pied dans l'avenue.

— Si je rencontre un domestique, je l'interroge-

rai adroitement au sujet de ces jeunes gens ! se promettait-il.

Mais le parc semblait désert et, sans avoir entrevu personne, Frénoy arriva à l'orée des pelouses qui formaient une sorte de demi-cercle en avant de l'habitation.

Au sommet d'un perron de quelques marches, on entrevoyait le vestibule brillamment illuminé. Evidemment, il devait y avoir réception et, en toute autre circonstance, Frénoy aurait battu en retraite.

Mais il y avait Brigitte.

Renonçant à se présenter à la porte principale de la résidence, Frénoy se dit qu'en contournant celle-ci, il finirait bien par tomber sur un serviteur et, prenant son courage à deux mains, il se dirigea vers les pelouses, se rapprochant ainsi de la villa.

Une allée sablée longeait la façade latérale. De plus en plus hésitant, Frénoy s'engagea.

La troisième fenêtre du rez-de-chaussée était éclairée et paraissait ouverte.

— Je vais aller jusque-là, si je ne trouve personne et bien, j'irai frapper à l'entrée principale ! se promit le jeune homme.

Quelques secondes plus tard, sur la pointe des pieds, il s'approchait de la croisée en question, jetant un coup d'œil indiscret à l'intérieur de la pièce, un vaste bureau luxueusement meublé.

Mais Frénoy n'eut pas le loisir d'examiner le décor. Il avait eu un sursaut tandis qu'un cri s'étranglait dans sa gorge.

Une jeune fille était là, debout près d'une grande table de travail.

Elle était très pâle et son beau visage semblait décomposé par l'épouvante.

C'était Brigitte.

Un regard avait suffi à Henri Frénoy pour identifier son visage rond que creusaient d'exquises fossettes, ses grands yeux bleus, ses cheveux bruns, naturellement ondés.

Mais ce n'était pas simplement la vue de la jeune

fille qui avait arraché au nocturne visiteur le cri que nous venons de mentionner.

Aux pieds de Brigitte, un corps d'homme dont la tempe gauche était marquee d'un orifice sanglant, gisait allongé sur le tapis, dans une pose qui ne laissait aucun doute sur son état.

Cet homme, un personnage assez corpulent, à la chevelure grisonnante et aux vêtements de couleur sombre, était mort et, très certainement, de mort violente. Au reste, un revolver de fort calibre s'apercevait sur le tapis à quelques centimètres de sa main gauche.

Cependant, au cri proféré par Henri Frénoy, Brigitte parut s'arracher à l'espèce de prostration à laquelle elle était en proie.

Lentement, elle releva sa tête charmante et son regard se porta vers la fenêtre.

Elle entrevit une silhouette masculine qui, dans l'ombre, fixait sur elle des yeux ardents et ce qu'elle éprouva tout d'abord fut un redoublement de frayeur.

Elle esquissa un mouvement de recul, tandis que sa pâleur s'aggravait encore, ce qui semblait impossible.

— Brigitte, Brigitte ! fit à mi-voix Frénoy sans trop savoir ce qu'il disait... N'ayez pas peur, c'est moi... Henri... votre camarade de Blonville.

En même temps, cédant à une impulsion irréfléchie, le jeune homme escaladait rapidement la fenêtre et, franchissant la barre d'appui, sautait dans le cabinet de travail.

Brigitte avait poussé un petit cri, mais, à la clarté tombant du plafonnier, elle reconnut le jeune homme et un flot de sang rose empourpra son visage livide.

— Vous, monsieur Henri ! balbutia-t-elle, interdite, les yeux agrandis par la stupeur.

— Moi-même... Je vous ai vu passer dans Chantilly et, désireux de vous rejoindre, je suis venu jusqu'ici ! répliqua Frénoy.

« Mais, reprit-il après une courte hésitation, me direz-vous quel est cet homme ?... Qui a causé sa blessure ?...

Sa main se tendait vers le corps gisant sur le tapis. Brigitte, dont le regard avait suivi la direction indiquée, eut un long frisson et, à mi-voix, elle articula :

— Cet homme est mon patron, M. Albert Dumiens !

— Votre patron ! répéta Henri Frénoy, semblant ne pas comprendre.

— Oui, j'étais sa secrétaire ! précisa la jeune fille, non sans quelque impatience.

— Ah ! très bien... Et c'est vous...

La phrase expira sur les lèvres de Frénoy qui ne se sentit point le courage d'aller jusqu'au bout de sa pensée.

Mais la chose était inutile, Brigitte avait parfaitement compris. A nouveau, elle rougit, pâlit et une protestation indignée jaillit de ses lèvres :

— Quoi, vous ne supposez pas ?...

— Non, évidemment ! repartit Frénoy dont les idées s'embrouillaient et qui commençait à perdre la tête.

— En entrant ici, je l'ai trouvé mort ! spécifiait Brigitte d'une voix altérée.

— Mort !

— Oui, mort ! insista la jeune fille que le manque de compréhension de son compagnon semblait agacer au suprême degré. J'allais donner l'alarme lorsque vous êtes apparu, me causant une grande frayeur.

— Je m'en excuse ! balbutia Frénoy pour dire quelque chose.

— Oh ! cela est sans importance... S'il n'y avait que cela !

— En effet, en effet! murmura le jeune homme.

Entre eux, il y eut un bref silence auquel Henri Frénoy mit un terme en demandant :

— Mais alors...

— Quoi?

— Qui l'a tué?...

— Je ne sais pas!... Comment voulez-vous que je sache? s'emporta Brigitte en haussant ses rondes épaules... Je viens de vous dire qu'il était là où il se trouve encore quand je suis entrée!

— C'est vrai, excusez-moi!... Peut-être s'agit-il d'un suicide suggéra enfin Henri Frénoy qui venait brusquement de songer à cette éventualité.

Brigitte secoua sa tête mignonne, ce qui fit voltiger ses boucles brunes autour de son front pur.

— Je ne le crois pas... M. Dumiens n'était pas homme à se tuer.

— Vous croyez qu'il s'agit d'un meurtre?...

— Oh, c'est probable!... M. Dumiens ne valait pas cher... Entre nous, je crois même que c'était une fameuse canaille... Mais de le voir là, sans vie, sur le tapis!... Cela m'a donné un coup!

— Je comprends! approuva Frénoy en hochant la tête.

Il y eut un nouveau silence de très courte durée, puis Henri suggéra :

— Il faudrait donner l'alarme!

— Bien sûr... Je n'en ai pas eu le temps!

Brigitte esquissait un pas vers la porte; la main de Frénoy en se posant sur son bras, l'immobilisa, la faisant sursauter.

— Qu'avez-vous encore? interrogea-t-elle.

— Réfléchissons avant d'agir!... chuchota-t-il dans un souffle. Ne risquez-vous point d'être accusée?... Vous étiez seule auprès de lui quand je suis survenu...

— C'est juste, vous avez raison!... bredouilla-t-elle, gémissante. On va m'accuser d'autant que, ce matin, nous nous sommes disputés, lui et moi!...

« A cette occasion, je lui avais donné mon congé!

Brigitte se tut, semblant mesurer l'abîme brusquement ouvert sous ses pas et au fond duquel elle risquait de rouler.

De son côté, Henri Frénoy faisait de même et

l'inquiétude qui allait sans cesse grandissant l'assaillait, touchant le sort réservé à la jeune fille.

— Je suis innocente, je vous le jure!... balbutia celle-ci.

Sa voix était rauque, saccadée. On la devinait en proie à un trouble inexprimable.

Frénoy en eut pitié et, lui prenant la main, il articula avec un accent dont la sincérité n'était pas douteuse :

— Je vous crois, Brigitte, je vous crois... Seulement, il n'y a pas que moi... Les autres... Ceux qui vont venir!

Il n'acheva pas, tant le regard des grands yeux bleus exprimait d'épouvante.

Cette fois, ce fut Brigitte qui lui prit la main et, la serrant avec une extraordinaire force nerveuse :

— Je ne suis pas une meurtrière... Ah cela non, non!

Henri allait répondre, affirmer à nouveau sa confiance. Il n'en eut pas le loisir.

Brusquement, une grosse voix enrouée s'éleva du côté de la fenêtre, faisant sursauter les deux jeunes gens qui, d'un même mouvement, se retournèrent :

— Eh bien, que se passe-t-il? demandait-on.

Brigitte et Henri entrevirent une silhouette trappue que surmontait une tignasse grise, un visage que mangeait une courte barbe drue.

— Anselme, le jardinier! murmura la jeune fille.

Oui, c'était bien le vieil Anselme, le jardinier des « Pins », c'était le nom de la propriété.

Il regagnait son pavillon situé dans le parc lorsque, de loin, il avait aperçu une ombre s'avançant avec précaution dans l'allée longeant la façade latérale de la villa.

Supposant qu'il avait affaire à un maraudeur quelconque, Anselme était revenu sur ses pas. Il avait donc vu Frénoy escalader la fenêtre du bureau de son maître et, de plus en plus intrigué, il s'était approché.

Un cri ou plutôt un hurlement lui échappa presque aussitôt.

Le jardinier venait d'apercevoir le cadavre de son maître, la blessure au front de celui-ci, le revolver gisant sur le tapis.

— Au meurtre, au secours!... vociféra-t-il.

Ce disant, éperdu, terrifié, il disparut de la croisée et on entendit la galopade de ses sabots s'éloigner vers la façade principale de la villa.

Sidérés, Brigitte et Henri n'avaient point fait un mouvement.

CHAPITRE II

Depuis près d'une demi-heure, les gendarmes de Chantilly, alertés par téléphone, étaient aux « Pins ». Il y avait là le maréchal des logis Brantin et deux de ses subordonnés Gobelet et Turlon. Leur premier soin avait été d'examiner le cadavre, de saisir le revolver qui soigneusement avait été mis de côté pour examen. Après quoi, gagnant le salon occupant la partie centrale de l'habitation et où se trouvaient réunis les invités d'Albert Dumiens, ils avaient commencé leur enquête.

A son tour, un médecin arrivait afin de constater le décès.

La mort d'Albert Dumiens avait plongé ses hôtes dans une évidente stupeur et cela d'autant plus que ce soir, il devait y avoir un grand dîner aux « Pins ».

Dans la salle à manger voisine, le couvert était dressé. La table nappée de linge damassé, étincelante de cristaux, d'argenterie et les surtouts parés de fleurs donnaient à cette pièce un air de fête.

Le premier soin du maréchal des logis Brantin fut de dresser la liste exacte de toutes les personnes se trouvant aux « Pins ».

Il y avait là Mme Boyer, une femme de quarante-cinq ans, d'allure douce et effacée, sœur d'Albert Dumiens, son fils Marcel, garçon de trente ans, aux cheveux bruns, de taille moyenne, exerçant la profession de représentant; M. Simard, un quadragénaire habitant Chantilly; Gaston et Monique Portal, les compagnons de camping de Brigitte, amis de la maison; enfin, Brigitte Vaubois, la secrétaire du défunt et Henri Frénoy.

Il va sans dire que la présence de ce dernier avait causé une certaine stupeur car nul ne le connaissait, à part Brigitte, Gaston et Monique, bien entendu.

Frénoy constata bientôt qu'à part ses anciens camarades de Blonville, tous les assistants s'écartaient de lui. Evidemment, on le soupçonnait d'être le meurtrier d'Albert Dumiens.

— Mesdames, Messieurs, avait commencé le maréchal des logis Brantin, quelqu'un a-t-il des déclarations à faire?

N'obtenant pas de réponse, il poursuivit :

— Selon les premières constatations effectuées par le médecin et que l'autopsie confirmera sans doute, M. Dumiens a été tué aux environs de dix-neuf heures. Quelqu'un a-t-il entendu des coups de feu à ce moment-là?

— Nullement, Monsieur! répondit Mme Boyer d'une voix altérée. Pour mon compte, je me trouvais à l'office où je donnais les derniers ordres à la cuisinière et, comme cette pièce donne sur la façade postérieure de la villa, que les murs sont assez épais, je n'ai rien entendu.

— Nous non plus! confirma son fils Marcel. Nous dansions au son d'un phonographe dans le grand salon à l'autre extrémité de la maison; rien d'étonnant à ce que nous n'ayons point perçu les détonations!

« Nous nous sommes à peine interrompus lors du retour de M. Portal et de Mlle Vaubois qui étaient allés à Chantilly effectuer une course chez un fournisseur pour le compte de M. Dumiens!

— Bien, fit le sous-officier, que personne ne quitte cette maison, tout au moins jusqu'à nouvel ordre... Je vous entendrai tous séparément! A présent, je désire voir les domestiques!

Ceux-ci étaient au nombre de trois : une cuisinière, une femme de chambre, le jardinier Anselme. D'ordinaire, il y avait également un chauffeur mais c'était son jour de congé, il était absent des « Pins » depuis le matin.

La cuisinière et la femme de chambre se trouvaient dans la cuisine ou dans l'office voisin en compagnie de Mme Boyer, laquelle faisait la navette entre le salon et cette partie de la villa. Les deux servantes n'avaient rien entendu. A l'heure du crime, le vieux jardinier Anselme mangeait sa soupe sur un coin de la table de la cuisine avant de regagner son logis.

En revenant à sa demeure, Anselme avait de loin entrevu Henri et l'avait suivi. On sait le reste et comment le jardinier avait donné l'alarme.

— Une dernière question, formula Brantin. Quelqu'un connaissait-il des ennemis à M. Dumiens?

— Mon frère n'était pas toujours d'humeur commode, repartit Mme Boyer, cependant je ne lui connaissais pas ce qu'on peut appeler un ennemi, c'est-à-dire quelqu'un susceptible de le tuer!

— M. Dumiens était-il gaucher?

— Certainement non!

— Donc, l'hypothèse d'un suicide est à écarter puisque la balle qui a déterminé la mort est entrée dans la tempe gauche et que le revolver, instrument du meurtre, était près de la main gauche du défunt.

« Ah, encore un mot... Qui faisait le ménage dans le cabinet de travail de M. Dumiens?

— Moi! déclara Marguerite, la femme de chambre.

— Quand avez-vous procédé au nettoyage pour la dernière fois?

— Ce matin, vers dix heures!

— La pendule de bronze placée sur la cheminée marchait-elle bien?

— Oui, Monsieur, elle ne se dérègle jamais!

— Ses deux aiguilles étaient-elles en bon état?

— Assurément! murmura la domestique, surprise.

— Très bien, en voilà assez pour le moment.

Sur ce, tandis qu'un des gendarmes allait fouiller le jardin en compagnie d'Anselme, le maréchal des logis et son dernier subordonné se retirèrent dans le bureau de Brigitte, lequel était contigu à celui où Dumiens avait trouvé la mort.

— Eh bien, qu'en pensez-vous, Turlon? murmura Brantin, en se tournant vers son subordonné lorsque tous deux furent seuls.

— L'affaire me paraît assez compliquée et, tant que nous n'aurons pas découvert le mobile du crime... En tout cas, ce jeune homme que le jardinier a vu escalader la fenêtre est suspect au premier chef, de même que la secrétaire! répondit le gendarme.

— C'est également mon opinion; aussi allons-nous les soumettre à un interrogatoire serré. Veuillez appeler ce monsieur... Frénoy... acheva le sous-officier après avoir cherché sur son calepin parmi les noms des personnes se trouvant ce soir-là aux « Pins ».

Quelques instants plus tard, Henri Frénoy faisait son entrée.

Il était un peu pâle mais parfaitement calme.

Le maréchal des logis Brantin n'était point un sot et, persuadé qu'on attrape plus facilement les mouches avec du sucre qu'avec du vinaigre, comme il le disait volontiers, plus ses soupçons étaient grands, plus il témoignait de bonhomie à celui qui en était l'objet.

Il accueillit donc fort bien Henri Frénoy en lui avançant un siège de l'autre côté de la table, juste en face de lui et, après lui avoir fait déclarer son identité. il attaqua en ces termes :

— Monsieur Frénoy, quels étaient vos rapports avec M. Dumiens?

— Je n'en ai jamais eus... J'ai aperçu ce malheureux pour la première fois alors qu'il gisait mort sur le tapis de son cabinet de travail.

— Comment se faisait-il que vous vous trouviez dans cette pièce? Excusez toutes ces questions mais vous comprendrez qu'il est de mon devoir de recueillir toutes les informations possibles!...

— Mais certainement! approuva Henri, assez mal à l'aise. L'aventure est assez romanesque; néanmoins, elle est véridique.

Et, tandis que les gendarmes prenaient des notes, Frénoy exposa les faits que nous connaissons, comment il avait terminé l'après-midi à Chantilly en compagnie de l'entraîneur Cunington...

— A quelle heure avez-vous quitté Georges Cunington? interrompit Brantin.

— Aux environs de dix-neuf heures... Nous avions pris l'apéritif ensemble au bar « Chantilly ».

— Voilà un emploi du temps facile à contrôler et que de nombreux témoins peuvent certifier! aprouva le sous-officier avec satisfaction.

— Assurément! repartit Frénoy. J'allais remonter dans ma voiture lorsque je vis passer celle qui emportait M. Gaston, Mlle Brigitte... Je me précipitai à leur poursuite, mais divers embarras de la route m'empêchèrent de les rejoindre et, me devançant, ils pénétrèrent dans le jardin des « Pins ». Ayant mis pied à terre, je les suivis peu après.

— Vous connaissiez ce monsieur et cette jeune fille?

— Effectivement et c'est là où le roman commence! fit Frénoy en hésitant et, sur un signe d'encouragement du gendarme, il entama le récit de leur rencontre à Blonville au cours du mois d'août précédent ainsi qu'il l'avait exposé le matin même à Jacques de Villefort.

— Je suis arrivé jusqu'à la fenêtre du cabinet de travail et, ayant vu celle-ci ouverte, j'ai aperçu Mlle

Brigitte, debout près d'un corps qu'elle contemplait avec épouvante.

« Je m'élançai près d'elle... Je ne sais pas autre chose!

— Avez-vous perçu un bruit quelconque tandis que vous vous trouviez dans le jardin?

— Aucun!

— La soirée était parfaitement calme... On fit donc usage du revolver alors que vous étiez encore sur la route?

— C'est probable! admit Frénoy.

— Combien de temps s'est écoulé entre l'instant où vous avez vu M. Gaston et Mlle Brigitte s'engager dans l'allée des « Pins » et celui où vous avez revu cette jeune fille près du cadavre?

— Je ne sais trop, mais il me semble qu'un quart d'heure...

— C'est bien, Monsieur, vous pouvez vous retirer! fit Brantin. Veuillez attendre dans une pièce voisine... Je vous ferai savoir quand vous pourrez regagner Paris!

Henri Frénoy salua et sortit. Au fond, il était singulièrement ennuyé par cette affaire et ne se dissimulait point que sa situation était assez critique. Evidemment, on le soupçonnait mais il se flattait de pouvoir s'innocenter aisément en prouvant qu'il ne connaissait point Dumiens.

Il n'en allait pas de même pour Brigitte et ceci inquiétait singulièrement le jeune homme. Certes, il croyait en l'innocence de la jeune fille, s'affirmant qu'on ne peut pas mentir avec de tels yeux.

Mais un semblable argument n'avait certainement aucun poids dans les balances de la justice. Aussi, croisant la jeune fille dans le couloir, lui glissa-t-il à l'oreille :

— Bon courage, Mademoiselle et, quoi qu'il arrive, n'oubliez pas que vous avez en moi un ami!

— Merci! murmura Brigitte avec un faible sourire.

A son tour, elle prit place sur la sellette et Brantin lui fit décliner son identité.

— Brigitte Vaubois, vingt-deux ans, secrétaire!

— Depuis combien de temps étiez-vous au service de M. Dumiens?

— Onze mois!

— Etiez-vous satisfaite de votre situation?

— Pas extrêmement! répondit Brigitte après une seconde de réflexion. M. Dumiens était volontiers grossier... Son caractère irascible le rendait de relations difficiles!

— Alors, pourquoi être restée à son service?

— Monsieur, je suis orpheline et sans fortune... Il me faut donc gagner ma vie... Or la place que j'occupais ici était bonne... J'avais mille francs par mois, le logement et la table...

— Je comprends! fit Brantin. Des places pareilles ne doivent pas se rencontrer souvent... Mais pourquoi parlez-vous de tout cela au passé?

— Ce matin, j'avais signifié mon congé à M. Dumiens! repartit la jeune fille.

Brantin tressaillit imperceptiblement.

— Comment! vous vouliez quitter une si bonne place? J'imagine que vous aviez pour cela une raison sérieuse!

— Depuis quelque temps, M. Dumiens s'était mis à me faire la cour... Il s'y prenait avec tant de grossièreté...

Brigitte Vaubois se tut. Il lui en coûtait beaucoup d'évoquer certains détails.

— Que s'est-il passé au juste ce matin? insista le gendarme... La justice a le droit de tout savoir, Mademoiselle!...

— Alors que M. Dumiens venait de me dicter son courrier que j'avais pris en sténo, il tenta de m'embrasser... Je me retournai et le soufflétai... A la suite de cet incident, je lui déclarai que j'en avais assez et que je partirais le jour même... Il me fit un semblant d'excuse et me pria de rester une huitaine

c'est-à-dire le temps qu'il me trouvât une remplaçante!

« Sa sœur, Mme Boyer, informée, joignit ses instances aux siennes, et comme elle s'est toujours montrée très bonne à mon égard, j'y consentis.

— Ce soir, vous êtes sortie avec M. Gaston Portal?

— J'ai été jeter à la poste de Chantilly deux lettres écrites par mon patron cet après-midi et qui, paraît-il, étaient pressées. M. Portal qui venait d'arriver avec sa sœur offrit de me conduire avec son auto et M. Dumiens, ayant approuvé, l'en remercia.

— Vous étiez-vous aperçue que M. Frénoy vous suivait au retour?

— Nullement!

— Qu'avez-vous fait une fois rentrée aux « Pins » ?

— Je suis montée à ma chambre, laquelle est située au second étage afin de changer de robe pour le dîner, puis j'ai téléphoné avec l'appareil situé dans le couloir voisin de la cuisine.

— A qui s'adressait cette communication?

— Au pâtissier Boutet, de Chantilly... Je devais passer chez lui et rapporter une glace commandée ce matin... Or, en causant avec M. Portal, j'avais totalement oublié cette commission... M. Boutet me répondit qu'un de ses garçons l'apportait à bicyclette... Au reste, elle est arrivée depuis.

— Que fîtes-vous ensuite?

— Je vins au cabinet de travail de M. Dumiens où je savais le rencontrer afin de lui rendre compte... C'est alors que j'ai trouvé son cadavre!

— Avez-vous perçu une ou plusieurs détonations d'arme à feu?

— Aucune... Vous dites plusieurs! reprit Brigitte après un instant en regardant bien en face le sous-officier. Que dois-je conclure?

— Deux balles ont été tirées du revolver trouvé près de M. Dumiens... L'une qui causa la mort est demeurée dans la blessure, l'autre...

Le maréchal des logis marqua un temps et, sans perdre de vue son interlocutrice, il acheva :

— L'autre doit être dans la pendule... Le verre a été brisé ainsi que la grande aiguille et le trou causé par le projectile se voit nettement dans le cadran.

— Ah! fit Brigitte.

— Ce revolver appartenait à M. Dumiens, avez-vous dit?

Et Brantin écartait avec précaution le linge dans lequel il avait enveloppé l'arme.

— Oui! Monsieur! repartit la secrétaire sans la moindre hésitation. Les initiales de mon patron : A. D. doivent être gravées sous la crosse.

— Effectivement! confirma Brantin. Où se trouvait d'ordinaire cette arme?

— Dans le tiroir de droite du bureau de M. Dumiens... Je l'y vis à plusieurs reprises...

— Saviez-vous qu'il était chargé?

— M. Dumiens me l'avait dit incidemment un jour, en causant.

— Cela ne vous avait pas effrayée?

— Ma foi non... Je ne redoute pas à ce point les armes à feu... Et puis je n'avais jamais l'occasion de toucher à celle-ci!

— Pas même ce soir?

— Pourquoi voulez-vous?...

Brigitte Vaubois se tut, considérant son interlocuteur comme si elle voulait lire jusqu'au plus profond de sa pensée.

— Vous dites que ce matin, M. Dumiens voulait vous embrasser... Admettez que ce soir, il ait essayé de recommencer!

— Cela n'eut pas lieu... Quand j'entrai, M. Dumiens était mort.

— Supposons un instant qu'il était vivant et qu'il ait tenté de se conduire comme je viens de le dire... La chose vous fâche... M. Dumiens se montre entreprenant, brutal même, si bien que, perdant la tête,

vous saisissez le revolver que vous apercevez dans le tiroir entr'ouvert et...

— Et je tue M. Dumiens? C'est à cela que vous voulez aboutir! interrompit Brigitte.

Le sous-officier fit un signe d'assentiment.

— Eh bien, j'ai le regret de vous dire que ce récit fait plus d'honneur à votre imagination qu'à la réalité... Je n'ai pas tiré sur M. Dumiens que je découvris mort à mon entrée dans son bureau!

Brantin allait insister; la jeune fille ne le lui permit pas.

— Monsieur, je ne suis pas coupable... Libre à vous de le croire et, si vous persistez à m'accuser, je ne vous répondrai plus! s'écria-t-elle, très en colère en faisant mine de se lever.

— Mademoiselle, j'envisageais une hypothèse... Vous m'affirmez qu'elle est inexacte!

— Totalement! lança Brigitte avec force.

— Un meurtre commis dans ces conditions vaudrait à la coupable de larges circonstances atténuantes.

— Je n'en ai que faire, n'ayant rien à me reprocher!

— Votre patron était riche? reprit Brantin, changeant de sujet.

— Oui, je le crois... Il avait réalisé une grosse fortune dans la banque et s'était retiré, il y a cinq ans environ, me conta-t-il, un jour.

— Il était célibataire?

— Oui...

— Recevait-il beaucoup de monde?

— Non, quelques amis de Paris ou qu'il s'était fait à Chantilly! Sa sœur, Mme Boyer, et son fils Marcel venaient souvent ici, passer plusieurs jours... De même M. Boyer, le beau-frère de M. Dumiens, négociant en tissus à Paris!

— Ce sont donc les Boyer qui héritent de la fortune?

— Je le suppose à moins que M. Dumiens n'ait fait un testament, ce que j'ignore!

— Vous dites que M. Dumiens était entreprenant avec les femmes?

— Tout au moins, il le fut avec moi! répliqua Brigitte.

— Lui connaissez-vous d'autres aventures?

— La chose est assez délicate! repartit la secrétaire, après un temps, mais comme il est probable que vous apprendrez le fait par ailleurs...

— Nous apprendrons tout ce qui nous intéresse! affirma le sous-officier.

— Je crois qu'il y eut un flirt entre Mlle Blanche Simard, dont le frère est ici ce soir et M. Dumiens... Mlle Simard rêvait de mariage, M. Dumiens n'y pensait point... de là une rupture qui peut remonter à trois semaines...

« Depuis cette date, Mlle Blanche n'est plus revenue aux « Pins ».

Le gendarme posa encore quelques questions sans importance; après quoi il autorisa Brigitte à se retirer tout en lui recommandant de ne pas quitter les « Pins » sans son autorisation.

— J'ai encore une semaine à faire ici et je pense que Mme Boyer aura besoin de moi pendant ce temps! répondit simplement la jeune fille.

Après Brigitte Vaubois, ce fut Mme Boyer qui comparut devant les gendarmes.

Sa déposition confirma en tous points celle de Brigitte. Elle avait su l'altercation du matin et devant elle, Dumiens avait présenté ses excuses à Brigitte.

— Certes, son frère était coureur, de caractère difficile mais au fond il n'était pas méchant. Il avait fait la cour à Mlle Simard mais n'avait jamais songé à l'épouser.

Marcel Boyer succéda à sa mère. Il ne savait rien touchant le meurtre de son oncle.

Sa mère et lui étaient arrivés dans l'après-midi par l'autocar... Ils comptaient passer trois jours aux « Pins » ainsi que cela leur arrivait fréquemment.

Marcel avait à peine vu son oncle. Il s'était pro-

mené dans le jardin, avait pris possession de sa chambre. Vers six heures, il était descendu au salon. Bientôt, M. Simard, Gaston et Monique Portal l'avaient rejoint ainsi que Brigitte.

On avait dansé à l'aide d'un phonographe puis M. Dumiens était survenu, apportant deux lettres. C'est alors que Gaston avait offert à Brigitte de la conduire en auto à Chantilly, ce qui avait été accepté.

— Ma mère allait et venait, surveillant les préparatifs du dîner! poursuivit le jeune homme. J'ai continué à danser avec Monique Portal.

— M. Simard demeura avec vous? demanda Brantin.

— Que non pas, il passa dans la bibliothèque qui occupe la pièce voisine afin de consulter le grand dictionnaire Larousse et nous ne le revîmes que lorsque Anselme donna l'alarme.

— M. Simard aurait-il pu quitter cette bibliothèque sans que vous vous en aperceviez?

— Assurément, la porte de communication était fermée!

— Et pour venir ici, quel chemin aurait-il dû suivre?

— La bibliothèque a une sortie donnant directement sur le jardin... M. Simard n'aurait eu qu'à contourner la maison, soit par devant, soit par derrière! reprit Marcel Boyer. Le soupçonnez-vous donc?

— Je me renseigne simplement! fit Brantin... Est-il exact que Mlle Simard ait songé à se faire épouser par votre oncle?

— Vous pouvez le dire... Son frère et elle ont fait un nez quand ils ont compris que ce n'était pas sérieux!...

— Mlle Simard n'est jamais revenue aux « Pins » depuis?

— Non!... Si son frère y revenait, c'est que peut-être il espérait repêcher l'affaire ce qui, entre nous, était improbable!

— Une querelle née à ce sujet délicat aurait pu mettre aux prises MM. Simard et Dumiens! risqua le gendarme.

— Simard n'était pas de taille à se disputer avec mon oncle... Il est aussi paisible que ce dernier était violent, emporté!

Ce fut tout ce que Marcel Boyer apprit d'intéressant aux enquêteurs.

Les dépositions de Gaston et Monique Portal n'apportèrent aucun éclaircissement. Le frère et la sœur confirmèrent l'histoire de Blonville racontée par Henri Frénoy mais ils ne savaient rien concernant l'assassinat de Dumiens.

Gaston avait conduit Brigitte à Chantilly et, au retour, avait rejoint Monique et Marcel au salon. Quant à la jeune fille, depuis son arrivée, elle n'avait pas quitté cette pièce.

Lorsque M. Simard fut enfin appelé sur la sellette, il parut aux gendarmes qu'il était fort ému.

C'était un gros homme d'une quarantaine d'années, au visage bouffi d'une graisse jaunâtre, au nez court chevauché par d'immenses lunettes.

Sa sœur Blanche et lui, vivaient ensemble des revenus d'une petite fortune laissée par leurs parents. Il s'occupait à des travaux d'histoire pour le compte de la conservation du château.

— A quelle heure vous êtes-vous rendu dans la bibliothèque? s'enquit Brantin.

— Un peu après six heures... Je voulais feuilleter le Larousse et comme je danse fort mal!...

— A quelle heure en êtes-vous sorti?

— Après dix-neuf heures... Des cris, des exclamations me parvinrent du salon... Je compris que quelque chose de grave était survenu... Je rejoignis M. Marcel Boyer et appris la mort de notre hôte.

— Donc, pendant près d'une heure, vous êtes resté enfermé seul dans la bibliothèque?

— En effet, reconnut M. Simard.

— Et vous n'en êtes pas sorti par la porte-fenêtre donnant sur le jardin?...

— Ma foi, non...

— Vous auriez pu entreprendre une promenade!

— J'ai les bronches délicates et je redoute l'humidité!

— N'y eut-il point un projet de mariage entre votre sœur et M. Dumiens?

— En effet! murmura Simard, de plus en plus mal à l'aise. Durant un temps, nous pûmes croire... A la suite d'une explication qu'elle eut avec Dumiens, Blanche me déclara que nous nous étions trompés...

— Votre sœur garda rancune à M. Dumiens de cette déception?

— Elle fut très froissée!

— Et vous?

— Moi de même!

— Néanmoins, vous revîntes aux « Pins »?

— Je pensais qu'ainsi les gens qui nous connaissaient accorderaient moins d'importance à l'incident en question.

On n'en put tirer autre chose.

Ce fut à ce moment qu'une auto vint stopper au pied du perron. Un homme grand et maigre, âgé d'une cinquantaine d'années, en descendit.

— Tiens, te voilà, père! s'écria Marcel Boyer en apercevant le voyageur... Quand es-tu donc parti de Paris?

— Un peu avant six heures! répondit Fernand Boyer.

— Mais il en est près de huit! observa Brantin qui survenait, attiré par les grondements du moteur.

— Oui, j'ai mis deux heures pour venir, ce n'est pas un record... ma voiture doit avoir quelque chose dans les bougies car elle n'avançait pas.

« Mais! s'interrompit brusquement Fernand Boyer qui, tandis que ces propos s'échangeaient, était entré au salon où tout le monde se trouvait réuni, que se passe-t-il donc ici? Je ne vois que des figures à l'envers.

— Votre beau-frère a été assassiné ce soir, vers dix-neuf heures! articula Brantin.

Et, comme l'autre sursautait, pâlissant à vue d'œil, le sous-officier insista :

— Sauriez-vous par hasard quelque chose touchant ce triste événement?

— Comment voulez-vous que je sache? C'est pour moi la première nouvelle... Ah, ce pauvre Albert!...

Fernand Boyer semblait désolé; pourtant, il était visible que ce meurtre ne lui causait pas un chagrin bien considérable et Brantin se dit qu'il devait songer à l'héritage.

Mais Gobelet survenait, ayant consciencieusement fouillé le jardin en compagnie du père Anselme, cela sans rien découvrir; puis Tourlon revint de la cuisine où son chef l'avait expédié et tous trois, enfermés dans le bureau, tinrent conseil.

Marguerite, la femme de chambre, certifiait que, lors de sa dernière entrée dans le cabinet de travail, c'est-à-dire avant le déjeuner, la fenêtre en était fermée. Il se pouvait que Dumiens l'eût ouverte ainsi qu'il le faisait souvent mais elle ne pouvait rien dire à ce sujet.

— Pour nous résumer, fit Brantin, quatre personnes peuvent être suspectées de ce crime : Brigitte Vaubois, la secrétaire, qui se serait défendue contre les entreprises de Dumiens; Henri Frénoy qui semble amoureux de cette jeune fille et aurait pu survenir au milieu d'une scène avec le patron, scène que son apparition aurait fait dégénérer en rixe; Simard ou à défaut sa sœur, ulcérée d'avoir été jouée par Dumiens; enfin Fernand Boyer dont la mort de l'ex-banquier fait un millionnaire et qui a mis deux heures, tout au moins il le prétend, pour franchir les trente-trois kilomètres qui séparent cette maison de Paris.

— Je crois que cette affaire n'est pas près d'être éclaircie! conclut le sous-officier en hochant la tête.

CHAPITRE III

Le lendemain matin, vers dix heures, la justice opéra une descente aux « Pins ». Toutes les personnes interrogées la veille s'y trouvaient et le maréchal des logis Brantin les présenta à M. Garlin, le juge d'instruction ainsi qu'aux inspecteurs Richard et Tabanel, de la brigade mobile qui accompagnaient le magistrat.

A nouveau, les hôtes des « Pins » durent subir un interrogatoire prolongé tandis que, dans une buanderie voisine, le médecin légiste pratiquait l'autopsie du défunt.

Cette dernière opération donna un résultat indiscutable : Albert Dumiens avait été tué raide d'un coup de feu tiré à courte distance.

Cette balle, du calibre de 6 m/m 35, sortait évidemment de l'arme ramassée près du corps.

M. Garlin décida de saisir la pendule dont la grande aiguille avait été brisée par une autre balle. On la confierait à un horloger qui en extrairait le projectile.

En tout cas, cet incident semblait fixer définitivement l'heure du crime. C'était celle qu'indiquait la petite aiguille demeurée intacte et les débris de la grande, soit 19 heures 14.

Pour le reste, aucun fait nouveau ne fut mis en lumière.

Le juge d'instruction et ses collaborateurs le constataient, non sans regret alors qu'avant de quitter la villa tragique, ils se trouvaient réunis dans le cabinet de travail de l'ex-financier. Ainsi que Brantin l'avait dit la veille, en admettant que le criminel ne fût pas venu du dehors et reparti sans avoir été vu, quatre des hôtes des « Pins » pouvaient être

soupçonnés et présentement, on en était toujours au même point.

Le jardin avait été à nouveau exploré et cela sans succès.

Dans l'allée contournant la maison, on n'avait retrouvé que les traces laissées par Henri Frénoy, le père Anselme et les gendarmes Gobelet et Turlon qui, on s'en souvient, avaient visité la propriété la veille en compagnie du vieux jardinier.

Il est vrai qu'au pied même de la muraille existait un pavage assez large que le meurtrier avait pu suivre sans laisser trace de son passage.

— Nous ne savons pas qui est l'assassin! disait le juge d'un air soucieux. S'il est entré dans le bureau par la fenêtre, qui la lui aurait ouverte? Ou bien si, venant de l'intérieur, il est entré tout simplement par la porte?...

— A ce propos, intervint l'inspecteur Richard, j'ai essayé de me rendre compte si on pouvait venir de la bibliothèque ici sans sortir de la maison.

— Eh bien? s'enquit le magistrat.

— La chose est parfaitement réalisable! repartit le policier. En traversant le fumoir et la salle de billard, puis le vestibule central.

— Donc, si M. Simard est l'assassin, il n'est pas obligatoirement passé par l'extérieur ainsi que je l'avais suggéré hier! repartit le maréchal des logis.

— Assurément!

M. Garlin réfléchit quelques instants.

C'était un magistrat de trente-cinq à trente-six ans, au visage pâle, aux yeux bruns profondément enfoncés dans les orbites.

Il aimait passionnément son métier et l'on pouvait être assuré qu'il tenterait l'impossible pour élucider le mystère de la villa des « Pins ».

— Prenons patience, Messieurs, et agissons avec méthode! articula-t-il en enveloppant ses collaborateurs d'un même regard. Ce tantôt, à mon cabinet, je verrai Mlle Simard... Elle devra me fournir l'emploi de son temps dans la soirée d'hier car enfin,

rien ne s'oppose à ce qu'elle soit venue clandestinement ici dans l'espoir de reprendre M. Dumiens, et qu'une querelle ait éclaté entre eux...

« Richard, vous fouillerez les environs et tâcherez de recueillir de nouveaux renseignements... Tabanel, vous filerez M. Frénoy qui, sans doute, va retourner chez lui, à Paris... informez-vous, que nous sachions au juste quel est ce personnage.

« Vous, Brantin, vous verrez l'entraîneur Cunington au sujet de l'alibi de M. Frénoy.

— Et Brigitte Vaubois? demanda l'inspecteur Richard. Je ne vous cacherai pas, monsieur le juge, que je la soupçonne particulièrement.

— Moi de même! admit M. Garlin. Mais affectons de ne point nous occuper d'elle... Cela la rassurera et elle en profitera peut-être pour commettre quelque gaffe... Je vais la prier de ne pas s'éloigner d'ici... Au reste, je ne pense pas qu'elle en ait l'intention.

Tout ayant été ainsi réglé, les scellés furent apposés sur la porte et la fenêtre; après quoi, les enquêteurs se retirèrent. Un espoir demeurait au juge, c'est qu'un examen attentif révélât sur la crosse du revolver des empreintes digitales qui permettraient d'identifier le meurtrier. A cette fin, l'arme avait été renvoyée à Paris, au service de la police judiciaire qui, en temps utile, ferait son rapport.

Comme M. Garlin et son greffier se disposaient à remonter dans la voiture qui les avait amenés, ils aperçurent Brigitte et Henri Frénoy qui s'éloignait, cheminant côte à côte dans l'une des allées du parc.

Les deux jeunes gens semblaient absorbés dans leur conversation. Ils ne prêtaient guère attention à ce qui se passait autour d'eux.

Un instant, le juge les suivit des yeux. Son regard s'attachait tout particulièrement à la jeune fille. Du premier coup, il l'avait devinée intelligente, résolue, audacieuse même et, sans vouloir le proclamer à haute voix, sa conviction était faite : c'était elle la meurtrière.

— Nous verrons bien! murmura-t-il en s'instal-

lant à sa place, le temps travaille pour nous... Sachons ne rien brusquer!

Sur ce, il donna le signal du départ tandis que les jeunes gens disparaissaient derrière les arbres.

M. Garlin ne se trompait point en supposant que Brigitte et Henri étaient tout à leur entretien.

Alors que Frénoy se disposait au départ, il avait rencontré la jeune secrétaire dans le grand vestibule.

Mlle Vaubois était très pâle et le cerne bleuâtre marquant ses paupières révélait éloquemment sa fatigue, ses anxiétés.

— Puis-je vous demander la faveur d'un entretien particulier, Mademoiselle? avait demandé Henri.

— Vous avez à me parler? s'étonna-t-elle.

— Oui, et très sérieusement!

Brigitte avait eu une courte hésitation. Les autres habitants des « Pins » se trouvaient dans le grand salon lequel, on s'en souvient, communiquait avec la bibliothèque. Les enquêteurs occupaient le bureau de Dumiens ainsi que celui de la jeune fille qui étaient contigus.

— Allons dans le jardin, voulez-vous? avait proposé Brigitte.

— Très volontiers! avait répliqué Henri.

Ils firent les premiers pas en silence. Une tiède brise du Sud-Ouest soufflait, arrachant aux arbres un doux et plaintif murmure.

Dans le ciel gris, de gros nuages chargés de pluie voguaient nonchalamment. L'heure était infiniment mélancolique et ajoutait encore à l'impression de tristesse qu'éprouvaient les promeneurs.

— Eh bien, Monsieur! je vous écoute, commença Brigitte en se secouant comme pour s'arracher à ses pensées.

— Mademoiselle, je pense que vous n'avez pas parcouru le numéro des *Grandes Nouvelles* paru ce matin, attaqua Frénoy.

— Le temps m'a manqué pour le faire... Au reste, je lis assez irrégulièrement les journaux. Mais je

sais que Gaston Portal a lu la feuille en question! acheva-t-elle avec un faible sourire. Il m'a montré une annonce me concernant et dont vous êtes probablement l'auteur!

— C'est cela même! approuva Frénoy qui, incontinent, narra sa visite de la veille à Jacques de Villefort.

« Lorsque je fis cette démarche, j'ignorais que, le soir même, je vous retrouverais par le plus grand des hasards et en quelles circonstances, grand Dieu!

— N'est-ce pas! murmura Brigitte.

— En tout cas, voici le pendentif que vous aviez perdu sur la plage de Blonville et que j'ai retrouvé! termina-t-il en tirant de sa poche le bijou qu'il remit à sa compagne.

Les beaux yeux de Brigitte s'éclairèrent.

— Ah! merci, cher Monsieur, vous me causez là un vif plaisir... Ce bijou sans grande valeur me vient de ma grand'mère et j'y tenais beaucoup... Je ne pouvais me rappeler où je l'avais perdu... Encore une fois, merci!...

— Me permettez-vous une question?

— Mais certainement! fit-elle non sans surprise.

— Pourquoi avez-vous quitté Blonville sans me dire adieu?

Un flot de sang rose empourpra le pâle visage de la jeune fille qui, détournant la tête, murmura après un silence :

— Je ne pensais pas que la chose eût quelque importance à vos yeux... Nous étions à peine des camarades!...

— J'ai eu beaucoup de chagrin! soupira Henri Frénoy.

Et, comme elle le regardait, esquissant une moue, il insista, s'échauffant :

— Mademoiselle Brigitte, vous allez peut-être rire de moi!

— Dieu m'est témoin que je n'en ai pas la moindre envie!

— Eh bien, je puis vous affirmer que, depuis

Blonville, aucune journée ne s'est passée sans que je ne songe à vous plusieurs fois. Constamment, votre joli visage s'évoquait devant mes yeux... je me remémorais certaines de vos réflexions... Aussi, jugez de ma joie lorsque hier, je vous ai revue...

— Cela m'a également fait plaisir! avoua-t-elle.

— Bien vrai?...

— Pourquoi vous dirais-je un mensonge?

— C'est juste! admit-il. Ecoutez, mademoiselle Brigitte, nous sommes présentement mêlés à de graves événements... J'ignore comment tout cela finira mais ce que je tiens à vous dire c'est que, quoi qu'il arrive, vous pouvez compter sur moi...

« Si quelque jour, vous vous trouvez en danger et si vous avez besoin d'un appui, n'hésitez pas à m'appeler auprès de vous... Voici ma carte, mon numéro de téléphone!...

Comme elle hésitait à prendre le bristol, il insista:

— Vous n'avez aucune raison pour décliner mon offre!

— Si fait, nous nous connaissons à peine!

— Est-il besoin de se fréquenter durant des années pour sympathiser?... s'apprécier?...

Henri Frénoy aurait volontiers employé d'autres mots mais il n'osa... Il devinait sa compagne si triste, si angoissée, qu'il étouffa l'aveu qui lui montait aux lèvres.

Au reste, Brigitte ne pouvait se méprendre sur ses sentiments. Bien mieux, elle parut apprécier la délicatesse dont il faisait preuve en ne les exprimant pas et ce fut chaleureusement qu'elle serra la main que lui tendait le jeune homme.

— Eh bien, voilà qui est entendu, monsieur Frénoy... Si jamais j'ai besoin d'un ami fidèle, je penserai à vous!

— Vous me comblez, Brigitte!

— Ceci prouve que vous n'êtes pas difficile, cher Monsieur! sourit-elle avec ironie. Voyez-vous, l'avenir qui s'ouvre devant moi m'apparaît comme singulièrement sombre... Il est évident que les gens de

justice me soupçonnent d'avoir tué M. Dumiens... Je m'attends à être arrêtée d'une minute à l'autre!...

— Allons donc, vous êtes innocente!

— Vous avez foi en moi, vous, mais le juge d'instruction, les policiers...

— En l'absence de preuves, et il n'y en a pas contre vous, on n'oserait vous incarcérer!

— Qui sait? soupira Brigitte. J'étais près du cadavre lorsque vous survîntes... Le matin, je m'étais querellée avec M. Dumiens dont j'avais à me plaindre...

— Qu'est-ce que cela prouve? J'étais près de vous lorsque le père Anselme est intervenu, donnant l'alarme!

— Oh, on vous soupçonne également! répliqua Brigitte en secouant la tête. Néanmoins, votre situation est loin d'être aussi mauvaise que la mienne... Vous êtes un homme riche, honorable, il vous sera facile d'établir que vous ne connaissiez pas M. Dumiens... Les gens qui vous ont vu hier après-midi à Chantilly vous aideront à établir un alibi indiscutable!

— Oh, évidemment!

— Il n'en va pas de même pour moi... Je suis une pauvre fille, sans appui, sans soutien!

— Vous oubliez que nous avons fait alliance! interrompit-il vivement.

Ce disant, il s'enhardit jusqu'à prendre l'une des petites mains de la jeune fille. Celle-ci était glacée et il comprit qu'en dépit de tout son courage, elle avait grand'peur.

— Je vous défendrai, Brigitte... Voulez-vous que je voie en votre nom un avocat?... que je prie M. de Villefort de s'occuper de cette affaire, on le dit si adroit?...

— Ne faites rien de tout cela!

Et comme il tentait d'insister, elle poursuivit, décidée, autoritaire :

— Nous n'en sommes pas encore au point où je

doive me défendre... Si cela advenait, je ferais appel à votre concours!

— J'y compte bien!

— Pour l'instant, nous n'avons qu'à attendre la suite des événements. Je crois que c'est le plus sage...

— Comptez-vous rester longtemps ici ? demanda Frénoy.

— Encore une semaine, peut-être plus... Mme Boyer m'a priée de l'aider à débrouiller les affaires de son frère... Elle s'imagine que je les connais beaucoup mieux qu'elle, ce en quoi elle se trompe... M. Dumiens ne me confiait que les lettres sans importance... Quoi qu'il en soit, mon concours est entièrement acquis à cette dame!

« Enfin, le juge d'instruction m'a demandé de ne pas m'éloigner et cela sur un ton gros de sous-entendus.

— Parfait! repartit Henri. Si vous le permettez, je vous téléphonerai chaque jour et dimanche prochain, c'est-à-dire après-demain, je viendrai prendre le thé à la ferme de Lamorlaye, à cinq heures... Si vous pouviez vous échapper et venir jusque-là! acheva-t-il sur un ton suppliant.

— Je ne vous promets rien, je tâcherai! murmura Brigitte en souriant faiblement.

Tout en parlant de la sorte, ils avaient poursuivi leur marche par une allée tournante et la façade des « Pins » apparaissait à nouveau.

A ce moment, Benoit, le chauffeur, qui était rentré le matin même, se montra sur le perron. De loin, il adressa un geste d'appel à la jeune fille.

— Je vais être obligée de vous quitter, monsieur Frénoy! fit cette dernière... On doit avoir besoin de moi à la maison!

— Permettez-moi de vous accompagner jusqu'au perron?

— Soit, consentit-elle.

Ils franchirent les derniers pas sans échanger une

syllabe. Dès qu'ils furent à portée de la voix, le chauffeur articula :

— Mademoiselle Brigitte, Mme Boyer vous réclame.

— Très bien, j'y vais! fit la secrétaire qui, se tournant vers Henri Frénoy, lui tendit la main.

— Allons, au revoir, cher Monsieur, et à bientôt! prononça-t-elle très haut.

— Oui, à dimanche! murmura-t-il dans un souffle.

Prestement, la jeune fille gravit les degrés du perron et s'engouffra dans le vestibule. Alors, à pas lents, Frénoy regagna sa voiture qui stationnait à peu de distance et, s'installant au volant, il reprit la direction de Paris.

Le lendemain, vers neuf heures, l'inspecteur Richard se présenta aux « Pins ».

Durant toute la journée de la veille, les policiers avaient parcouru Lamorlaye, interrogeant les habitants, s'efforçant de recueillir le plus de renseignements concernant les hôtes de la villa et leurs habitudes.

A la vérité, nous devons dire qu'ils n'avaient pas appris grand'chose. M. Dumiens fréquentait peu ses voisins, lesquels connaissaient à peine Brigitte Vaubois. Aucun vagabond n'avait été vu dans les environs, bref, l'inspecteur estimait qu'il avait perdu son temps.

La première personne qu'il rencontra dans le vestibule de la propriété fut Marguerite, la femme de chambre, qui changea de couleur en le reconnaissant.

— Ah, c'est vous, monsieur l'inspecteur, que voulez-vous encore?

— Mlle Brigitte est-elle ici-?

— Elle doit être dans sa chambre, je ne l'ai pas encore vue ce matin.

— Priez-la donc de descendre... J'aurais deux mots à lui dire!

Comme la domestique s'éclipsait, une porte s'ou-

vrit sur la gauche, livrant passage à Marcel Boyer. A la vue du policier, le neveu de l'ex-financier eut un geste de surprise.

— Vous voici encore, monsieur l'inspecteur! commença-t-il sur un ton mi-plaisant, mi-sérieux.

— Est-ce un reproche? repartit mêmement Richard.

— Oh, pas tout à fait quoique avec les événements que vous savez, on n'ait rien de bon à attendre de vous!

— Le coupable peut-être, mais vous!

— Oh! moi, toute cette histoire m'embête, je ne vous le cacherai pas. Je ne portais pas à mon oncle une affection démesurée et sa mort risque de nous valoir bien des ennuis!

— Sans doute mais vos parents et vous héritez c'est tout de même une compensation.

— Appréciable, je le reconnais, sourit Marcel. Mais revenons à vous. Vous désirez quelque chose?

— M. Garlin, le juge d'instruction voudrait parler à Mlle Vaubois... La femme de chambre est partie la chercher !

— Vous l'enlevez à ma mère qui a grand besoin d'elle, ce n'est pas gentil...

A ce moment, Marguerite revenait, l'air quelque peu troublé.

— Monsieur l'inspecteur, Mlle Brigitte n'est pas dans sa chambre... personne ne l'a aperçue ce matin!

— C'est vrai, murmura Marcel Boyer.

— Il est à peu près certain que Mlle Brigitte est sortie de très bonne heure... avant que personne ne soit levé ! continuait la femme de chambre avec hésitation. Le chapeau, le manteau qu'elle met habituellement ne sont pas là, non plus qu'une petite valise jaune.

Richard n'en écouta pas davantage et, empoignant la femme par le bras :

— Conduisez-moi à la chambre de Mlle Vaubois ! cria-t-il. Je parie qu'elle a filé...

Lorsque l'inspecteur pénétra dans la pièce en

question, il fut tout de suite convaincu de la véracité de ses soupçons. Tout en ces lieux révélait un départ précipité. Le linge contenu dans l'armoire était bousculé, l'oreiller qu'il tâta était froid.

— Oui, oui, elle a filé ! murmura Richard, exaspéré. Si M. Garlin m'avait écouté, on l'eût surveillée !

— Serait-ce elle la coupable ? prononça Marcel qui avait suivi le policier.

— On le jurerait presque ! grogna celui-ci. Il faut que je la retrouve.

Un instant encore, il s'affaira par la chambre, recherchant quelque indice mais, n'en trouvant point, il s'éloigna tout courant.

Quelques minutes plus tard, sa voiture l'emportait vers la gare de Chantilly. En effet, le premier autocar à destination de Paris ou de Creil n'était point encore passé. Comme la jeune fille ne disposait d'aucun moyen de locomotion, il était à présumer qu'elle avait gagné Chantilly à pied afin de prendre le train.

Les suppositions de Richard devaient se révéler exactes. A la gare de Chantilly, deux employés avaient reconnu Mlle Vaubois; ils l'avaient vue monter dans le convoi de six heures quarante-sept à destination de Paris. La buraliste se souvenait parfaitement avoir délivré un billet de seconde classe à une jeune fille dont le signalement correspondait à celui de la secrétaire. Cette dernière avait dû débarquer dans la capitale vers sept heures cinquante et il était présentement neuf heures et demie.

— Où aller la rechercher maintenant ? grommelait l'inspecteur, dépité.

Dans un café du voisinage, il demanda la communication avec le commissariat de police dont dépend la rue de la Pompe. Une idée lui était venue. Qui sait si Brigitte ne s'était pas réfugiée auprès d'Henri Frénoy ?

La veille, l'inspecteur les avaient vus causer de loin avec animation. Les jeunes gens s'étaient quit-

tés en échangeant une poignée de main. Ils semblaient fort bien ensemble et puis, ce Frénoy était également suspect !

Son histoire de Blonville dénotait un esprit passablement romanesque. De toute évidence, il était amoureux de Brigitte dont il pouvait être le complice.

Or, Richard se souvenait que M. Garlin, le juge d'instruction, avait chargé son collègue Tabanel de filer Frénoy et de s'enquérir de sa situation.

Si Tabanel était au commissariat à Paris, on pouvait être rapidement fixé sur le rôle que Frénoy jouait dans la disparition de la secrétaire.

Richard poussa un soupir de satisfaction en entendant la voix de son correspondant lui répondre qu'effectivement, Tabanel était présent.

— Il confère avec le patron !

— Prévenez-le que son collègue Richard voudrait lui parler à l'instant.

La minute suivante, la voix de Tabanel se faisait entendre :

— Eh bien ! qu'y a-t-il ? demanda-t-il.

— Brigitte Vaubois a filé ce matin sur Paris.

— Bon Dieu, s'exclama Tabanel. J'ai peur que Frénoy en ait fait autant !

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Il y a une demi-heure, je l'ai aperçu qui s'éloignait à pied de son domicile... S'il avait été en auto, la chose eût éveillé les soupçons, mais à pied...

— Il fallait le suivre !

— J'avais justement rendez-vous avec le commissaire, ici... Il m'avait promis des renseignements sur Frénoy... un type très chic et fort riche entre parenthèses... il habite un hôtel particulier, je ne vous dis que ça !

— Téléphonez chez lui... demandez s'il est rentré et, dans le cas contraire, pour quelle heure on l'attend... si une jeune fille n'est pas venue le voir ce matin, vers huit heures et demie... Faites vite, je reste à l'appareil...

Et Richard qui trépignait d'impatience alluma une cigarette.

Moins de dix minutes plus tard, Tabanel le rappelait. Frénoy était toujours absent mais il avait téléphoné une demi-heure auparavant qu'on ne l'attendît pas. Il partait en voyage pour plusieurs jours.

La chose avait d'autant plus surpris ses domestiques qu'il n'avait emporté aucun bagage.

— Et la jeune fille ? s'enquit Richard.

— Elle n'est pas venue mais, ce matin, vers huit heures, une femme a demandé Frénoy au téléphone pour une affaire personnelle... Après avoir communiqué avec elle, notre homme s'est habillé en hâte et est sorti. Rentré vers neuf heures, sans doute pour prendre de l'argent, il repartait presque aussitôt... C'est alors que je l'ai aperçu...

— Eh bien! nous voilà jolis... Ils ont filé de compagnie ! grogna Richard. Je vais avertir M. Garlin afin qu'il donne d'ordre de les rechercher immédiatement... Tout de même, ils ne peuvent être bien loin et j'espère qu'on leur mettra la main dessus... Leur fuite équivaut à un aveu.

— Naturellement ! opina l'inspecteur Tabanel qui semblait tout aussi vexé que son collègue.

CHAPITRE IV

— Le déjeuner sera prêt pour midi ! tâchez de ne pas être en retard ! recommanda en souriant la vieille Mme Bourgoin qui venait d'apparaître au seuil de la petite maison d'où on dominait de trois marches une cour ombragée par deux grands figuiers et précédant un jardin potager fort bien entretenu.

— Soyez tranquille sur ce point ! affirma Brigitte avec une gaieté un peu forcée.

Déjà, la vieille dame réintégrait la demeure. Mlle Vaubois eut un regard mélancolique sur ce décor si plaisant, si paisible où, depuis une semaine, elle vivait, tantôt en proie à l'espoir, tantôt rongée d'inquiétude.

La maison d'apparence modeste était confortable bien que simple. Elle avait l'air fort accueillante avec ses murailles teintées d'orange, ses volets verts. Que de promenades délicieuses Henri Frénoy et Brigitte avaient déjà faites dans le clos que protégeaient des haies d'arbustes épineux si serrés qu'aucun regard indiscret ne pouvait se glisser à l'intérieur.

Sur tout cela, le magnifique ciel de Provence développait sa splendeur, le radieux soleil mettait la somptuosité de sa gloire automnale.

Ici, on avait la sensation d'être loin du monde, de ses bruits, de ses menaces... Pourquoi fallait-il se risquer hors de cet abri pour se jeter à nouveau dans la bagarre ?

Si la chose n'eût dépendu que d'elle, Brigitte n'aurait point commis ce qu'intérieurement, elle qualifiait d'imprudence, mais voilà, Henri Frénoy était d'un avis contraire.

Durant toute la matinée, les jeunes gens en avaient discuté, enfermés dans le salon, pièce modeste et sans luxe dont les fenêtres donnaient sur le chemin allant de Castellane à Cannes.

Finalement, Frénoy l'avait emporté, non pas qu'il eût réussi à convaincre sa compagne. Celle-ci avait simplement cédé par lassitude, obéissant à une sorte de fatalisme. Maintenant, on allait partir, courir vers ce rendez-vous où l'on mandait Frénoy et, de cette expédition, Brigitte n'augurait rien de bon.

Cependant, du fond d'un hangar s'élevant à l'extrémité de la cour, arrivait l'explosion d'un moteur.

C'était Henri qui, non sans peine et avec l'aide du père Bourgoin, venait de réussir à mettre en marche l'antique auto louée par lui quelques jours auparavant dans un garage du Cannet.

Brigitte avait espéré qu'elle ne partirait point ainsi que la chose était advenue avant-hier, mais il paraît qu'aujourd'hui tout se tournait décidément contre elle.

— Soit ! murmura-t-elle, résignée, après tout, nous verrons bien !

Déjà l'auto s'avançait dans la cour tandis que le père Bourgoin, fort satisfait du résultat obtenu, essuyait ses mains pleines de cambouis avant de refermer la porte à glissière de la remise.

Henri Frénoy stoppa à la hauteur de la jeune fille et, mettant pied à terre, il se disposait à écarter les vantaux permettant de gagner le grand chemin.

Lui aussi était visiblement préoccupé bien qu'il fît des efforts méritoires pour montrer un visage serein.

— Alors, nous allons là-bas ? s'enquit la jeune fille en l'arrêtant au passage.

— Mais certainement... Je pensais que nous étions d'accord là-dessus ! s'étonna-t-il.

— Je ferai ce que vous voudrez !

— Ecoutez, Brigitte, vous pourriez rester ici et attendre mon retour.

— Ma foi, non... Puisque vous trouvez sage de faire cette démarche, je l'accomplirai en votre compagnie !

Et, coupant court à toute insistance de la part de son interlocuteur, Mlle Vaubois grimpa lestement dans l'auto, s'installant à côté de la place du conducteur.

Henri la suivit des yeux et resta un instant indécis. Il lui en coûtait beaucoup d'agir contre la volonté de sa compagne.

— Il le faut cependant ! murmura-t-il. La situation actuelle ne peut se prolonger indéfiniment et puis, j'ai confiance en cet homme...

Néanmoins, en dépit de cette affirmation, un doute subsistait dans son esprit, le rendant mal à l'aise; aussi sans vouloir réfléchir plus longtemps,

ouvrit-il la porte charretière et remonta-t-il dans l'auto.

Celle-ci franchissait le portail et, tournant à droite, s'élançait vers la montagne, dans la direction opposée au village de Castellane.

Les maisons bariolées de vives couleurs ressemblaient de loin à des jouets d'enfants au milieu de leur cadre de verdure sombre.

Maintenant, avec des grognements de bête poussive, la vieille auto escaladait la pente assez raide à la vérité. L'air léger se parfumait des senteurs balsamiques que la brise apportait des bois, le pays semblait désert. Réellement, il faisait bon vivre.

Comme Brigitte contemplait le paysage sans mot dire, Henri Frénoy se pencha vers elle, interrogeant à mi-voix :

— Vous boudez, petite amie ?

— Pas le moins du monde... ceci n'est pas dans mon caractère ! riposta-t-elle vivement en se tournant vers lui.

— Tant mieux... Je craignais que vous ne fussiez fâchée !

— Vous savez bien que nous sommes les meilleurs amis du monde, que j'ai en vous une pleine et entière confiance. Ne l'ai-je pas prouvé ?

— Oh si, Brigitte, pardonnez-moi ! murmura-t-il en serrant une petite main qui ne se retira pas.

« Croyez-moi, reprit-il après un temps, si quelqu'un peut nous donner un bon conseil, nous aider à sortir d'embarras, c'est cet homme que nous allons voir !

— Puissiez-vous dire vrai ! soupira-t-elle.

On atteignait une croisée de chemins, Frénoy stoppa, promenant alentour un regard circonspect. La solitude le rassurait.

— Je vais vous laisser ici ! proposa-t-il, puisque mon correspondant m'a donné rendez-vous près de la prochaine borne kilométrique, sur la route de Sisteron... S'il n'y a rien à craindre, si tout va bien,

je sifflerai par trois fois et vous me rejoindrez avec l'auto.

— Entendu !

— Un coup de sifflet prolongé signifiera danger. Alors, vous retournerez à la maison sans perdre une seconde !

— Et vous ? s'enquit Brigitte.

— Je vous rejoindrai en coupant à travers bois ! répondit Henri. Mais, je l'espère, nous n'aurons pas besoin d'agir de la sorte... En dépit de vos affirmations, ce rendez-vous ne saurait cacher un piège !

Brigitte Vaubois jugea inutile d'entamer une nouvelle discussion.

— Il est onze heures... moment fixé pour votre rendez-vous... Si vous ne vous hâtez point, vous serez en retard ! annonça-t-elle après avoir jeté un coup d'œil sur le cadran de son bracelet-montre.

Henri Frénoy approuva d'un signe de tête puis après une suprême hésitation, il mit pied à terre, s'engageant d'un pas rapide sur la route de Sisteron.

Bientôt, Brigitte le vit disparaître au détour du chemin et un soupir, gros d'appréhension, lui échappa.

— Le sort en est jeté ! songea-t-elle.

Il était trop tard pour reculer. S'installant à la place du conducteur, elle s'accouda à la portière dont la vitre était baissée, l'œil et l'oreille aux aguets, prête à agir selon les circonstances.

Cependant, Henri Frénoy se hâtait, en homme désireux d'en terminer avec une pénible incertitude. Il lui en avait beaucoup coûté de lutter contre l'opposition faite par Brigitte.

Si sa raison approuvait les décisions prises, en revanche, son cœur en souffrait. De plus, il lui était assez pénible d'abandonner ainsi Brigitte, ne fût-ce que pour quelques minutes. Il s'était promis de veiller sur elle, quoi qu'il arrive. Depuis leur départ de Paris, qui remontait à une semaine, il ne l'avait pour ainsi dire, pas quittée.

Ce fut en songeant à ces choses que le jeune homme pénétra dans un bois assez touffu que la route traversait en exécutant une sorte de boucle.

La borne kilométrique désignée comme rendez-vous était là, tout près, au delà du prochain tournant.

Henri s'arrêta, écoutant. Il ne perçut d'autre bruit que le murmure de la brise dans les branches des arbres, les pépiements joyeux des oiseaux.

Alors, il fit encore quelques pas et une automobile arrêtée sur le bas côté du chemin lui apparut.

Un homme se tenait debout près de la portière, fumant tranquillement une cigarette et sa vue arracha une exclamation de satisfaction à Henri.

— Ah, monsieur de Villefort, c'est vous ! s'exclama-t-il, tandis qu'il rejoignait en courant le détective.

Celui-ci avait fait quelques pas à sa rencontre.

— Bonjour, monsieur Frénoy... vous attendiez-vous donc à rencontrer une autre personne ? s'étonna-t-il, faisant allusion aux propos du jeune homme.

Henri rougit sous le regard de son interlocuteur et, après une courte hésitation, expliqua :

— Mlle Vaubois prétendait que ce rendez-vous cachait un piège, que les annonces parues dans *Les Grandes Nouvelles* de ces jours derniers, n'émanaient pas de vous mais de la police.

— Cette jeune fille est douée d'un esprit soupçonneux ! sourit de Villefort.

— Mettez-vous à sa place... Elle traverse de si dures épreuves !...

— Ne la verrai-je pas ?

— Si fait !

Et Frénoy, tirant de sa poche un sifflet, s'en servit par trois fois.

— Ah, je comprends! fit de Villefort, amusé, vous êtes venu en éclaireur ?

— C'est cela même ! repartit Frénoy, s'efforçant d'imiter la gaîeté de son compagnon.

Maintenant, on distinguait nettement les explo-

sions saccadées du moteur de la vieille auto et peu après, celle-ci venait s'arrêter à quelques mètres des causeurs. Brigitte Vaubois en descendit et marcha vers ces derniers.

Son regard perçant examinait attentivement Jacques de Villefort, explorait les environs.

— Je suis venu seul, Mademoiselle ! proclama allégrement le détective. Monsieur Frénoy, présentez-moi donc, je vous prie !

Henri Frénoy fit ce qu'on lui demandait puis, avisant un tronc renversé :

— Voici un banc rustique où nous serons fort bien pour causer ! annonça-t-il.

En silence, tous trois s'y installèrent. Brigitte continuait d'examiner Jacques de Villefort qui, de son côté, la détaillait en souriant.

Ce fut la jeune fille qui parla la première.

— Ainsi, Monsieur, c'est vous que M. Frénoy avait chargé de me retrouver ? questionna-t-elle.

— Oui, Mademoiselle !

— Et c'est vous qui avez fait paraître dans *Les Grandes Nouvelles* les trois annonces qui y furent successivement publiées ? poursuivit Brigitte. La première était ainsi rédigée :

« M. Jacques de Villefort serait heureux d'entrer en rapport avec la personne qui, la semaine dernière, lui confia une montre et un pendentif perdus par une jeune fille sur une plage de la Manche. »

— Mademoiselle, vous avez une excellente mémoire !

— Pas mauvaise, effectivement. La seconde annonce disait :

« Jacques de Villefort a absolument besoin de voir la personne qui lui montra un pendentif perdu sur une plage de la Manche. Il y va de l'intérêt de cette personne et de celle qui l'accompagne. Répondre télégraphiquement ou par téléphone. Discrétion assurée. Urgent. »

— A cette annonce, je répondis par un coup de téléphone que je vous donnai de Digne ! intervint

Frénoy. Malheureusement, vous étiez absent, monsieur de Villefort, et ce fut un de vos agents qui prit ma communication.

— Je fus donc obligé de vous fixer par annonce ce rendez-vous que voici puisque vous n'aviez pas donné votre adresse ! repartit gaiement de Villefort.

— Que nous voulez-vous exactement ? s'enquit Brigitte, toujours sur la défensive.

— Oui, je serais curieux de le savoir ! approuva Henri Frénoy.

— Monsieur, fit le détective, à la suite de la démarche que vous aviez faite auprès de moi, touchant les recherches à entreprendre pour retrouver Mademoiselle, vous êtes devenu mon client... Je n'eus pas à entreprendre les recherches en question car, le lendemain de votre venue, en parcourant les journaux, j'appris le drame de Lamorlaye.

« On y parlait de Mademoiselle, de vous, de la façon romanesque dont vous aviez fait connaissance, l'été précédent, sur une plage... Je fus donc immédiatement fixé... sans moi, par un pur effet du hasard, vous aviez retrouvé Mademoiselle.

« Par intérêt professionnel, je suivis dans les journaux l'affaire de Lamorlaye. C'est ainsi qu'un beau matin, j'appris que tous deux, vous aviez pris la fuite et que la police était à vos trousses.

« Or, je viens de vous le dire, je vous considère comme un de mes clients... mon rôle était tout tracé, vous assister, vous aider à sortir d'embarras... c'est pourquoi je cherchai à entrer en rapport avec vous par la voie des annonces puisque j'ignorais en quel lieu vous vous étiez réfugiés et que le temps me manquait pour vous retrouver.

— Oui, je comprends ! murmura Frénoy. Je vous remercie pour vos excellentes intentions, n'est-ce pas, Brigitte ? continua-t-il en se tournant vers la jeune fille afin de la mêler à la conversation.

Celle-ci se contenta d'incliner affirmativement la tête :

— A présent que nous voici réunis, reprenait Jac-

ques, puis-je vous demander quelles sont vos intentions ?

— Auparavant, j'aimerais que M. de Villefort nous donnât sa parole d'honneur qu'il agit bien en son nom et que, tout à l'heure, en nous quittant, il n'ira point renseigner les gens de la police ! répondit Brigitte qui décidément ne se rendait pas.

— Mademoiselle, je vous donne volontiers ma parole... Nul ne sait que je suis entré en rapport avec vous et tout ce que vous me direz restera entre nous ! répliqua Jacques, quelque peu agacé par tant de questions.

— A présent qe ces divers points sont éclaircis, causons ! proclama Henri Frénoy. D'abord, y a-t-il du nouveau à Lamorlaye ?

— Il ne pouvait pas y en avoir... Votre fuite a définitivement fixé sur vous les soupçons de la justice qui, persuadée que vous êtes tous deux coupables du meurtre d'Albert Dumiens, ne cherche pas ailleurs...

« Pour elle, votre fuite équivalait à des aveux, votre signalement a été lancé dans toutes les directions... M. Garlin a délivré un double mandat d'amener.

— Les policiers ne viendront pas nous chercher jusqu'ici ! affirma Frénoy avec une confiance plus affectée que réelle.

— C'est possible, mais ne vous y fiez pas... Les gendarmes de la région ont dû recevoir votre signalement... On peut vous remarquer dans l'hôtel où vous êtes descendus, malgré les faux noms que vous avez dû donner... Si vous habitez chez des particuliers, les risques sont moins grands, certes, mais enfin, ils n'en existent pas moins.

— Nous sommes descendus chez des vieux serviteurs de ma famille qui ignorent tout de nos aventures et qui, en tout cas, ne nous dénonceront pas ! déclara Frénoy. Nous ne fréquentons personne.

— En admettant que vous soyez pour toujours à l'abri, vous ne comptez pas demeurer chez ces bra-

ves gens tout le restant de votre existence ? soupira Jacques de Villefort.

— Evidemment non...

— La solution que vous avez adoptée est la pire... si l'on ne vous retrouve pas, vous serez jugés par contumace et condamnés... Or, vous avez de la fortune, monsieur Frénoy, il faut de l'argent pour vivre, quand celui que vous avez sera épuisé, il faudra vous en procurer d'autre... La première démarche que vous tenterez dans ce sens mettra la police sur vos traces !

— C'est vrai ! murmura Frénoy, frappé par la justesse de l'argumentation du détective.

— Je travaillerai ! commença Brigitte, le front coupé par une ride qui révélait son entêtement.

— Ecoutez, vous êtes bien gentils tous les deux ! interrompit Jacques de Villefort en jetant sa cigarette, mais permettez-moi de vous le dire, vous raisonnez comme des enfants... On vous accuse et, au lieu de vous défendre, vous vous cachez ! C'est là le pire des systèmes...

— Selon vous, que convient-il de faire ? questionna la jeune fille.

— Oh oui ! monsieur de Villefort, conseillez-nous! demanda Frénoy.

— Vous devez rentrer à Paris, vous mettre à la disposition du juge d'instruction!

— Il nous fera jeter en prison ! s'exclama Brigitte.

— Pas obligatoirement ! rétorqua de Villefort. Certes, on vous soupçonne et vous avez tout fait pour donner de l'importance à ces soupçons, mais on ne coffre pas les gens sans preuves et je ne crois pas qu'il en existe contre vous !

— M. Garlin est persuadé que nous sommes les meurtriers de Dumiens ! fit Henri.

— Soit ! admit le détective, mais il lui faudra le prouver et, comme vous êtes innocents...

— Ah, vous croyez à l'innocence de M. Frénoy ?

s'étonna Brigitte... Cela témoigne en faveur de votre intelligence !

— Merci, Mademoiselle ! fit Jacques en riant, je crois également en la vôtre !

— Vraiment ! murmura-t-elle, sceptique.

— Oh, entièrement ! affirma-t-il avec force. J'ai étudié l'affaire : vous n'êtes pas plus coupable l'un que l'autre !

— Selon vous, qui a tué M. Dumiens ? s'enquit la jeune fille, car, enfin, ce misérable meurtrier existe!

— Là-dessus, j'ai mon idée. Pourtant, je ne vous l'exposerai pas, le moment n'est point encore venu... J'ai mis des hommes à moi en campagne et j'espère qu'ils aboutiront... Avant tout, il me fallait vous retrouver, c'est à cette tâche que je me suis consacré... Quand nous rentrerons à Paris, j'aurai probablement du nouveau à apprendre de mes hommes.

— Je ne veux pas rentrer à Paris ! déclara catégoriquement Brigitte Vaubois. M. Frénoy agira comme il l'entendra !... Pour moi, ma décision est prise !

— Brigitte, je ne vous abandonnerai pas ! s'écria Henri avec élan.

— Mais c'est de l'enfantillage ! riposta de Villefort en haussant les épaules. Vous faites le jeu de l'assassin. Tandis que la justice vous recherche, elle ne s'occupe pas de lui.

« Voyons, réfléchissez, soyez raisonnables !

Et patiemment, Jacques de Villefort reprit son argumentation, s'efforçant de démontrer à ses interlocuteurs l'absurdité de leur conduite.

Tôt ou tard, la justice finirait par les découvrir; le temps écoulé ne permettrait point de découvrir la vérité, de parvenir jusqu'au coupable.

— Vous donnez le change aux magistrats dont l'attention se concentre sur vous... Vous faites le jeu du meurtrier, ce qui n'est pas dans vos intentions !

Longtemps, le détective plaida de la sorte.

Visiblement Henri Frénoy se laissait peu à peu

gagner. Seule, Brigitte résistait encore, obstinée en sa détermination.

— Identifiez le coupable, dénoncez-le à la justice. Ensuite, nous pourrons reparaître sans danger ! proposa-t-elle.

— Ce serait une solution ! murmura Frénoy.

— Mauvaise en tout cas ! affirma de Villefort. Si on vous découvre pendant que je me livre à ces recherches, vous serez arrêtés tandis qu'en vous présentant vous-mêmes à la justice, celle-ci vous laissera en liberté.

— Nous serons épiés, surveillés !

— Sans doute, mais ceci est un inconvénient sans grande importance et qui ne durera point, je vous le promets !

Une nouvelle discussion s'amorçait à laquelle Brigitte coupa court en disant :

— Déjà midi un quart... Nous serons en retard pour le déjeuner, mon cher Henri !

Ce dernier eut une suprême hésitation. En toute sincérité, il ne savait plus à quoi se résoudre, pris qu'il était entre Jacques et Mlle Vaubois.

— Ecoutez, fit-il en se levant, venez déjeuner avec nous, monsieur de Villefort. Cela nous permettra de réfléchir durant une heure encore !

— Soit ! consentit le détective, mais aussitôt le déjeuner achevé, je repars pour Paris, je vous en préviens. Si vous ne m'accompagnez pas, ce sera tant pis pour vous, je cesserai de m'occuper de cette affaire et vous abandonnerai à votre malheureux sort...

Les jeunes gens ne répondirent point; néanmoins le détective s'aperçut que sa menace avait fait bon effet.

Effectivement, deux heures plus tard, après avoir savouré l'excellent déjeuner préparé par la mère Bourgoin, tous trois prenaient place dans l'auto de Jacques de Villefort qui, à toute vitesse, s'élança sur la route de Paris.

— Nous étions venus par chemin de fer, nous

repartons en auto... Notre voyage n'aura pas ete de longue durée ! soupira Brigitte alors que l'hospitalière maison des Bourgoin disparaissait au détour du chemin.

— Sans doute, mais nous reviendrons quand cet affreux cauchemar aura pris fin ! lui murmura Henri à l'oreille. Alors, nous serons heureux, n'est-ce pas, ma jolie et tendre amie ?

Brigitte ne répliqua que par un soupir.

L'avenir lui apparaissait terriblement sombre et incertain !...

CHAPITRE V

Comme Jacques de Villefort arrêtait son auto devant le perron des « Pins » à Lamorlaye, l'inspecteur Richard sortit du vestibule en le saluant gaiement, car tous deux se connaissaient de longue date.

— Excusez-moi si je suis un peu en retard ! fit Jacques en mettant pied à terre.

— Oh, si peu... il est une heure dix et vous nous aviez convoqués pour une heure juste !

Ce disant, les deux policiers pénétraient dans la villa et gagnaient le bureau de Dumiens où ils trouvèrent le juge d'instruction, M. Garlin, qui les attendait en compagnie de son greffier.

De nouveau, Jacques formula des excuses auxquelles le magistrat coupa court en disant :

— Monsieur, vous nous avez priés de nous réunir ici ainsi que toutes les personnes qui furent mêlées à l'affaire Dumiens... La chose a été faite, il ne vous reste plus qu'à nous apprendre la vérité, conformément à votre promesse.

— Tout le monde n'est pas arrivé ! objecta le détective.

— Effectivement ! reconnut l'inspecteur. Il manque encore M. Marcel Boyer, lequel ne saurait tar-

der car il a téléphoné ce matin, de Paris, pour confirmer sa venue. M. Henri Frénoy et Mlle Vaubois sont également absents mais vous nous avez dit de ne point nous en préoccuper.

— Ils viendront au moment où on aura besoin d'eux ! fit de Villefort.

— Autrement dit, vous savez où ils se trouvent et vous les tenez en réserve ! énonça le juge d'instruction.

— C'est cela même !

— Mon collègue Tabanel pouvait les chercher ! grommela Richard, si vous les aviez mis en sûreté !

— Oh, ils s'y étaient mis tout seuls... Seulement, je les ai retrouvés, ce que n'a pas su faire Tabanel ! répliqua Jacques.

Puis, sans s'appesantir plus longuement sur ce point délicat, il enchaîna :

— Donc, nous avons ici M. et Mme Fernand Boyer, M. Gaston et Mlle Monique Portal, M. et Mlle Simard, ainsi que tous les domestiques qui étaient au service de M. Dumiens !

— En effet, confirma M. Garlin avec une nuance d'impatience, ces personnes sont au salon et les domestiques à l'office.

— Faites venir les premières, voulez-vous ?

M. Garlin fit un signe à Richard qui s'esquiva pour revenir bientôt accompagné des habitants de la villa et de leurs invités.

— Je suis étonné de l'absence de M. Marcel Boyer ! s'exclama de Villefort après avoir salué les survenants.

— Mon fils ne saurait tarder ! riposta Fernand Boyer. Je suis même quelque peu surpris qu'il ne se trouve pas encore parmi nous !

— Il a pu avoir une panne d'auto ! admit de Villefort.

— Ah, vous savez qu'il vient de Paris par ce moyen de locomotion ? s'étonna Mme Boyer.

Le détective salua sans répondre et M. Garlin questionna :

— M. Henri Frénoy et Mlle Brigitte Vaubois ?...

— Vont venir, monsieur le juge, je vous le certifie, affirma le policier. Puisqu'il est question d'eux, je voudrais vous présenter une observation qui, à mon avis, met définitivement hors de cause la jeune secrétaire !

— Voyons ! fit le magistrat d'un air peu convaincu.

— Par la pendule dont la première balle tirée par l'assassin cassa une aiguille, nous savons que le meurtre de M. Dumiens eut lieu vers dix-neuf heures quatorze; d'autre part, selon la thèse qui veut que Mlle Brigitte soit la coupable, cette jeune fille aurait tué son patron à la suite d'une querelle dans le genre de celle qui s'était élevée entre eux le matin même.

« Dumiens se serait montré entreprenant, grossier... C'est bien là votre théorie, monsieur le juge ?

Et, sur un signe du magistrat, il enchaîna :

— Ainsi attaquée, Mlle Vaubois se serait en quelque sorte affolée et, s'emparant du revolver de son patron, elle aurait tiré sur ce dernier...

« Nous nous trouverions donc en présence d'une espèce de cas de légitime défense qu'aurait précédé une scène violente, ce qui nous permet d'écarter toute préméditation.

— Oui, c'est cela ! approuva Richard, vivement intéressé.

— Eh bien ! reprenons, si vous le voulez, la déposition de Mlle Vaubois... Que dit-elle exactement?

« Rentrée de Chantilly où elle s'était rendue en auto avec M. Gaston Portal, la jeune fille monta à sa chambre afin de s'habiller pour le dîner... ce fut alors qu'elle se souvint qu'elle avait omis de passer chez Boutet, le pâtissier, prendre la glace commandée le matin même.

« Elle se hâta de descendre et téléphona au pâtissier en question avec l'appareil placé dans le vestibule voisin de l'office.

« Mme Boyer, la cuisinière, et Marguerite, la femme de chambre, ont déclaré l'avoir vue !

— En effet ! confirma Mme Boyer.

— Or, écoutez bien ceci, reprit le détective, la demoiselle du téléphone de service ce soir-là, au bureau de poste de Chantilly, et que vous auriez pu interroger, mon cher collègue, ainsi que je l'ai fait, ajouta Jacques, tourné vers l'inspecteur, cette demoiselle certifie avoir donné la communication en question à dix-neuf heures treize et la ligne fut ainsi occupée jusqu'à quinze.

« Donc, Brigitte ne pouvait en même temps téléphoner et tuer son patron !

— Permettez, intervint Richard, d'un ton piqué, rien ne prouve que la pendule de M. Dumiens et l'horloge de la poste étaient réglées l'une sur l'autre !

— Nous savons que la pendule de M. Dumiens marchait exactement, tout le monde est d'accord là-dessus... celle du bureau de poste également... même, en admettant un décalage de quelques minutes entre les deux, nous nous trouvons devant ces deux possibilités qui, pour moi, sont des impossibilités.

« Brigitte va voir son patron, le tue à la suite d'une scène violente et ensuite téléphone au pâtissier, ce qui ne s'accorde guère avec le bouleversement qu'une telle scène suivie de meurtre aurait pu causer chez cette jeune fille !

« Ou bien elle téléphone d'abord, ensuite la scène et le meurtre ont lieu mais alors, comment expliquer que la pendule ait été atteinte par le projectile à dix-neuf heures quatorze ?...

« Il y aurait fatalement eu quelques minutes de retard ! acheva posément le détective.

Un profond silence suivit. De toute évidence, les assistants étaient frappés par la simplicité de ce raisonnement plein de logique.

— Oui, en effet, il y a là quelque chose ! admit M. Garlin pensif, cependant que Richard se maudissait intérieurement pour ne pas avoir été interroger la demoiselle du téléphone.

Aussi, afin de créer une diversion, l'inspecteur reprit :

— Avec tout cela, Mlle Vaubois, M. Frénoy et M. Boyer n'arrivent point !

— Je vais m'occuper des deux premiers ! repartit de Villefort; quant au troisième personnage, je ne sais que penser de son retard...

— La grande auto grise de M. Dumiens à bord de laquelle se trouve M. Marcel Boyer est une bonne voiture, peu sujette aux pannes.

Tout en parlant de la sorte, il s'était approché du bureau supportant l'appareil téléphonique et, ayant composé un numéro, demandait la communication.

— Allo, allo... le « Café de la Forêt », à Chaumontel... Voulez-vous prier le monsieur et la jeune fille qui sont dans votre établissement et que vous devez amener en auto à Lamorlaye de venir immédiatement ? formula de Villefort.

Presque aussitôt, il sursauta :

— Qu'est-ce que vous dites ? ils sont partis... Mais avec qui, répondez... répondez donc ?

« Ah ! nom d'un chien ! Quelle direction ont-ils prise ?

« Alors, merci !

Jacques de Villefort raccrochait précipitamment et les assistants qui avaient suivi la conversation constatèrent que sa physionomie s'était singulièrement rembrunie.

— Allons, monsieur Garlin, Richard, venez vite... Pourvu que nous n'arrivions pas trop tard ! s'exclama-t-il.

— Mais où voulez-vous aller ? questionna le magistrat en se levant, indécis.

— Je vous l'expliquerai en cours de route ! coupa le détective. Restez si vous voulez; moi je pars !

Déjà, il se précipitait vers la porte. M. Garlin et l'inspecteur, dont la curiosité était surexcitée au plus haut degré, se hâtèrent de le suivre non sans

avoir recommandé aux assistants passablement interloqués d'attendre leur retour.

— Tout cela est bien compliqué! grogna M. Fernand Boyer. Je n'aime guère les façons de ce policier amateur qui, à mon avis, fait diablement l'important !... Si j'étais le juge d'instruction...

— Attendons, cher Monsieur, je crois que, pour l'instant, nous n'avons rien de mieux à faire ! interrompit Gaston Portal, prêchant la conciliation.

Pendant ce temps, Jacques de Villefort, presque courant, avait gagné son auto; comme il mettait la voiture en marche, le juge et le policier le rejoignirent.

— Montez vite ! leur jeta-t-il en embrayant.

Les autres ne se le firent pas répéter deux fois et l'auto démarrant, fila rapidement par l'avenue conduisant à la grande route.

Une fois là, elle tourna à droite, c'est-à-dire dans la direction de Paris.

— Où nous conduisez-vous ? questionna le magistrat.

— A Chaumontel ! répondit brièvement de Villefort.

— Nous courons après Mlle Vaubois et M. Frénoy, lesquels ont décampé, contrairement à vos instructions, mon cher monsieur de Villefort ! ironisa Richard, qui s'amusait, prenant sa revanche. Voilà ce que c'est que d'avoir trop confiance dans les gens !

Jacques ne répondit que par un haussement d'épaules cependant que son pied écrasait impitoyablement l'accélérateur.

Pourtant, il ralentit bientôt. Le village de Chaumontel était en vue et, en avant de l'agglomération, on distinguait une maison dont un petit café occupait le rez-de-chaussée.

Un chemin en assez mauvais état s'amorçait, non loin de là, vers la gauche, conduisant vers les bois dont la masse sombre se montrait, couronnant une ligne de hauteurs.

Jacques de Villefort s'y jeta et, en dépit du mauvais état du sol que défonçaient de profondes ornières, il reprit de la vitesse.

Les ressorts de l'auto grinçaient, M. Garlin et Richard trouvaient singulièrement exagérée une telle vitesse et le premier le fit observer avec quelque aigreur.

— Vous pourriez conduire plus doucement, monsieur de Villefort... On dirait que vous avez juré de nous rompre les os !

— Le fait est ! ricana Richard.

— Que ne puis-je aller plus vite ! grogna de Villefort, exaspéré.

— J'imagine que peu d'autos empruntent ce chemin, lança encore l'inspecteur... pourtant, il me semble qu'une est passée par ici...

— Vous ne vous trompez pas, répondit Jacques, c'est après celle-là que nous courons... Je ne serai tranquille que lorsque nous l'aurons rejointe !

— Elle emporte vos protégés ! murmura M. Garlin avec une moue.

Le juge s'interrompit pour se cramponner à la poignée vissée à la portière car le chemin devenait de plus en plus mauvais et la voiture, lancée, bondissait d'ornière en fondrière, projetant sur les arbustes dressés à droite et à gauche des gerbes de boue jaunâtre.

Cette fois, le juge d'instruction en avait assez. Un peu de sang colora ses pommettes et, s'adressant au détective, il ordonna :

— Arrêtez, Monsieur... je vous défends !...

Jacques de Villefort lui jeta un tel regard qu'il s'arrêta, saisi, achevant sa phrase en un grommellement inintelligible.

Mais en un dernier élan, l'auto doublait un coude en cahotant rudement ses voyageurs et une clairière apparut dans laquelle on déboucha la minute d'après.

Une grande auto grise était là, arrêtée, portières battantes, devant une de ces baraques des bois

gnons laissaient échapper des exclamations terrifiées.

Vivement, Jacques s'agenouilla auprès de lui, bientôt rejoint par M. Garlin qui s'était décidé à mettre pied à terre.

On juge de la stupeur du magistrat en reconnaissant dans le mourant qui râlait à ses pieds Marcel Boyer, le propre neveu de feu M. Albert Dumiens.

Quant au jeune homme et à la jeune fille qui l'accompagnaient, c'étaient Brigitte et Henri Frénoy.

— Je crois qu'il a son compte, murmura de Villefort en secouant la tête.

— Il faudrait un médecin ! murmura le juge d'instruction qui s'affolait quelque peu. Richard... Richard, où êtes-vous, Richard ?... Prenez une des autos et courez chercher un docteur !

— Ma foi, Monsieur, la chose ne m'est point possible ! répondit l'inspecteur d'une voix faible.

M. Garlin, s'étant retourné, aperçut le policier, assis sur le marchepied de l'auto grise où il s'était laissé tomber.

Il était blême et soutenait son bras gauche par la manche duquel coulait un filet de sang.

— Monsieur Frénoy ! intervint Jacques de Villefort, prenez ma voiture, regagnez la grande route et filez jusqu'au café de Chaumontel que vous connaissez... Là, vous téléphonerez à un docteur qu'on vous indiquera en le priant de venir de toute urgence !

— Entendu, fit Henri en s'élançant.

— Marcel Boyer n'a plus besoin de soins mais ce pauvre Richard confiera volontiers son bras à un médecin ! continuait Jacques.

— Le fait est ! approuva l'inspecteur.

Déjà, sous la direction d'Henri Frénoy, l'auto du détective faisant demi-tour disparaissait dans le mauvais chemin qu'elle avait pris pour venir.

Marcel Boyer, les yeux clos, râlait de plus en plus faiblement. De toute évidence, il n'en avait plus que pour quelques minutes.

comme il en existe dans certaines forêts pour servir d'abri en cas de mauvais temps aux chasseurs et à leurs chiens.

La porte de celle-ci était ouverte.

Brusquement, Jacques de Villefort stoppa et, sans attendre, sauta à terre.

Quelque peu ahuri, M. Garlin constata que le détective avait mis revolver au poing.

De son côté, Richard avait fait la même remarque. Imitant son collègue, il dégringola de la voiture en tirant son revolver.

Ce fut à cet instant qu'une silhouette humaine se montra au seuil de la baraque.

Ce ne fut qu'une brève vision.

Déjà, le survenant, qui était également armé, braquait son arme sur Jacques de Villefort.

Il tira précipitamment à trois reprises et M. Garlin qui avait mis la tête à la portière pour se rendre compte de ce qui se passait, entendit les projectiles siffler à son oreille.

Instinctivement, il se rejeta en arrière, rentrant le cou dans les épaules.

Une quatrième détonation éclata.

C'était l'inspecteur Richard qui tirait à son tour car une des balles de l'inconnu, bien qu'elle ne lui fût point destinée, venait de lui traverser le bras gauche.

L'homme chancela, s'accrochant d'une main au chambranle de la porte tandis que, derrière lui deux nouvelles silhouettes humaines, celles d'un autre homme et d'une jeune fille surgissaient.

— Rendez-vous ! cria Jacques de Villefort en se ruant sur le misérable, vous êtes pris !

— Jamais ! répondit l'autre en éclatant d'un rire diabolique.

En même temps et avant qu'on ait pu s'opposer à son geste, il tourna son arme contre lui et se logea une balle dans la tête.

Il s'écroula de tout son long, barrant de son corps l'entrée de la baraque, cependant que ses compa-

— Mon Dieu, mon Dieu, balbutia Brigitte qui était pâle à croire qu'elle allait se trouver mal... C'est épouvantable, c'est inouï !...

— Oui, qu'est-ce que tout cela signifie ? approuva le juge d'instruction qui ne comprenait plus du tout.

Jacques de Villefort haussa les épaules.

— Je vais tout vous expliquer ! bougonna-t-il avec humeur. Auparavant, je voudrais poser quelques questions à Mlle Vaubois !

Et, sans attendre, il poursuivit, s'adressant à la jeune fille :

— Comment se fait-il que Boyer vous ait trouvés?

La jeune fille eut un geste désolé.

— Nous étions dans la salle du petit café où vous nous aviez laissés, M. Frénoy et moi, expliqua-t-elle. Nous attendions votre coup de téléphone pour nous rendre à la villa des « Pins ».

« C'est alors que nous vîmes passer l'auto grise que nous avions doublée avant Luzarches et dans laquelle nous avions reconnu Marcel Boyer qui, de son côté, venait également au rendez-vous que vous aviez fixé aux « Pins ».

« En arrivant à la hauteur du café, il ralentit comme s'il voulait s'arrêter... Plus tard, il nous a dit que, manquant de cigarettes, il voulait voir s'il n'en trouverait pas dans cet établissement.

« Il mit la tête à la portière et, comme M. Frénoy avait commis l'imprudence de se pencher pour le suivre des yeux, il l'aperçut.

« Boyer arrêta et, sautant à terre, vint à nous, s'étonnant de nous voir en un pareil lieu tandis qu'il nous croyait très loin.

« Sans vous nommer, M. Frénoy répondit que nous avions pris la décision de venir nous constituer prisonniers.

« Marcel Boyer éclata de rire, affirmant que le premier soin du juge serait de nous faire jeter en prison.

« — A votre place, je décamperais, ajouta-t-il,

car le pays est malsain pour vous !... Maintenant, si la chose vous amuse !

« — Nous ne fuirons pas ! déclara mon compagnon, nous avons la certitude, Mademoiselle et moi, de faire éclater notre innocence...

« — Vraiment? s'étonna Boyer en fronçant le sourcil. Tant mieux pour vous... Puis-je vous demander comment vous comptez vous y prendre ? ajouta-t-il au bout d'un instant, avec un petit rire qui me parut sonner atrocement faux.

« — C'est un secret que nous ne pouvons encore vous révéler. Tout à l'heure, aux « Pins », la vérité sera proclamée !

« — Ah ! vous allez aux « Pins », fit Boyer, moi aussi. Montez dans ma voiture, nous ferons route ensemble !

« Je n'avais nulle envie d'accepter cette proposition, M. Frénoy non plus. Mais il s'était imprudemment avancé et décliner l'invitation pouvait paraître suspect à Marcel Boyer, d'autant que vous nous aviez recommandé, monsieur de Villefort, d'éviter d'éveiller les soupçons de qui que ce soit.

« M. Frénoy et moi échangeâmes un coup d'œil... Voyant nos hésitations, Marcel Boyer insista si fortement qu'il nous était impossible de refuser !

« Sur un geste de M. Frénoy, nous acceptâmes et montâmes en voiture avec notre compagnon. Ce dernier avait, paraît-il, une commission pour un garde qui l'attendait par ici... Ce fut ce qu'il nous expliqua alors que nous nous étonnions qu'il quittât la grand'route. En vue de la baraque, il stoppa et, pénétrant dans celle-ci, il nous appela... à regret, nous le rejoignîmes... C'est alors que vous êtes survenu, monsieur de Villefort... Au bruit de votre auto, M. Boyer sortit. Vous savez le reste...

— Vous l'avez échappé belle, Mademoiselle, ainsi que M. Frénoy ! répondit Jacques qui avait écouté attentivement. Boyer se proposait sans doute de vous assassiner ici, de simuler un suicide, une façon

comme une autre de vous faire avouer que vous étiez les auteurs du crime des « Pins ».

— Oh ! sursauta la jeune fille.

Et, s'adressant au juge d'instruction, Jacques de Villefort exposa :

— C'est Marcel Boyer qui tua son oncle, M. Dumiens... Les affaires du père Boyer étaient mauvaises... son beau-frère avait refusé de l'aider... d'autre part, Marcel, joueur et débauché, avait grand besoin d'argent... Le soir du crime, quand Gaston Portal et Mlle Brigitte rentrèrent de Chantilly, il laissa Gaston et sa sœur causer au salon cependant que Mlle Vaubois montait à sa chambre... Ces faits sont consignés dans les dépositions des divers témoins... Marcel Boyer prétendit être resté dans le fumoir voisin du salon afin de laisser le frère et la sœur causer librement... En réalité, il gagna la salle à manger puis le bureau de son oncle... Il y était venu l'heure d'avant prendre le revolver de Dumiens.

« Dès la porte refermée, il tira sur ce dernier une balle qui alla s'encastrer dans la pendule et, comme son oncle se précipitait sur lui, il l'abattit d'un second coup à la tempe gauche... Après quoi, il ouvrit la fenêtre pour faire croire que l'assassin était venu du dehors puis, ayant jeté le revolver sur le tapis, revint au salon sans avoir rencontré personne.

« Un vieil adage dit : cherchez à qui profite le crime...

« La mort de Dumiens faisait riche les Boyer et voilà pourquoi Marcel tua son oncle.

« Il se crut à l'abri jusqu'à l'instant où Frénoy lui affirma posséder un moyen de faire éclater son innocence et celle de Mlle Vaubois... C'est alors qu'il se résolut à commettre deux nouveaux crimes... les morts seuls ne parlant pas !

— Oui, c'est cela ! articula une voix faible qui fit tourner toutes les têtes.

C'était Marcel Boyer qui, ayant repris connaissance, confirmait ainsi le récit du détective. Quelques instants plus tard, il expirait.

L'innocence de Brigitte Vaubois ayant été reconnue, elle épousa, à quelque temps de là, Henri Frénoy et tous deux reprirent le chemin de la Côte d'Azur, poursuivant ainsi leur voyage de noces qu'ils avaient commencé dans de si tragiques circonstances...

FIN

Pour paraître prochainement :

L'affreuse vision

Roman policier inédit,

par JEAN LAURENT

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge. 27-12-40

VOUS qui rêvez de voyages :

LE GRAND NORD
LES PAMPAS
LES FORÊTS ÉQUATORIALES
LES GRANDS DÉSERTS
L'INDE MYSTÉRIEUSE, etc...

VOUS LIVRERONT LEURS SECRETS SI VOUS LISEZ LE MERCREDI

LE PETIT ROMAN D'AVENTURES

0 fr. 50 LE ROMAN COMPLET

Chez TOUS les MARCHANDS de JOURNAUX

Vous y trouverez des héros qui accompliront des prouesses vertigineuses sur TERRE, sur MER et dans les AIRS.

J. FERENCZI ET FILS, ÉDITEURS
9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (14e)
Il n'est pas fait d'envoi contre rembours

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge
(*Made in France*)